

Dequenet - 8 histoire de ma vie

CAHIER - PIQÛRE

ÉCOLIER

BONNE QUALITÉ



Appartenant à _____

En Itali

1^{er} Congrès

vergognant

en Italie

Ce fameux Dante place son enfer
au centre de l'univers, de même le grand poète
des tristes. J'ai encore en mémoire les
premiers vers consacrés à la description de
ce puits qu'il appelle Caëna, qui sont les meilleurs
de tout le poème. Les voici :

« O primerei de mio conuto il suco
pui piccamente ma perche non abbo,
Non senza tema a discer mi conduco,
Che non e res presso da pigliara galbo
D'escaver fondo a tutto l'universo,
Ne da lingua ch'ama mama a babbo.
Ma quelle Donne agutino il mio verso
Ch'ajutaro Amfione a ch'ueren Bebe
Si che d'al fatto il dir non sia diverso »
Cela veut dire traduit en français :

Je voudrai exprimer ici jusqu'à l'écorce
Le suc de ma pensée. Noyant pas la force
Au moment de parler je me cense l'effroi.
Ce n'est pas un peu vulgaire de se comber
De prendre l'extrême enfer le centre du monde.
Ni l'œuvre que bégaie une langue au berceau.
Mais vous qui se souvenez ô Muse souveraine
Amphion construisant les murs de Thèbes
Faites en moins que moi un approchant de Tablanc.

parmi les D'annies de ce bolche D'ante
vit, si il des ames sont les corps vivans
encore c'etait les ames de ceux qu'il avaient
condamnés, lui, traître à sa patrie et à ses amis,
Il vit aussi Caïn comme traître qu'on ne
fut lui qui fut trahi trois fois par son
Dieu jaloux, et ce fut pour se venger
de ces trahisons qu'il tua son frère, le
protégé de Jehovah, ne pouvant tuer
ce dernier qui était le vrai coupable.
Il y vit aussi Baïtan, comme traître quoique
ce fut lui qui délivra les Romains de ce
grand traître au moment même qu'il
allait accomplir sa trahison. Il y vit
aussi, bien entendu, Judas Iscariote toujours
comme traître, lui qui avait vendu à la
justice de son pays et à la justice Romaine
le plus grand traître qui ait jamais
existé, ayant trahi ses parents, ses amis,
son pays, sa patrie et son Dieu, que
pouvait-il trahir de plus sinon de se trahir
lui-même et ce fut ce qu'il fit à la fin.
Mais ce qui est plus curieux, c'est qu'il y
vit aussi Mahomet, un Dieu et ce
en un voyage de Dieu, et dont l'authenticité

est attesté, tandis que tous les autres Dieux
ou fils de Dieu ne sont et ne peuvent être
que des êtres imaginaires. Et dans quelle
posture vit il ce pauvre Mahomet?
Voici comment il le vit:

((Gea viaggia per misal perde o lulla
com i vide un, così non si portugia
Rotto d'al mento in sin dove se truella.
Bra le gambe pendevan le menegia,
La coratta perera e il tiuto sacco
Che morda fa di quel chese tramugia,
Mentre tutto lui ben veder, m'ataco
Quond'omme con le man s'aperse il petto
Dicendo; or vedi comi m'oilacco,
Vedi comi storpiato e Mahometto.
Benange di me s'en neva Ali
Fesso nel volto d'al mento al cuffetto))
Ces vers là comme bien d'autres de (Dante
Dante) ne peuvent pas être traduits en
français de nos jours. Robelais, le curé
de Meudon, et j'iron aurais pu les
traduire -

Enfin il y avait déjà un an que nous étions
en Italie lorsque nous sîmes que allions entrer
en France

Ceul étoit arrangé maintenant entre Victor
et notre sire de Badinguel, de moins pour
le moment. Victor renouait recevoir
la Lombardie et les Lombards en échange
de Nice et de la Savoie. Alors nous
quittâmes Bergame pour venir à Milan
où nous devrions rester encore quelques jours
pour attendre notre tour, car il ^{ne} nous ^{avait} ^{pas} ^{encore}
de troupes portées, car toutes les routes de
Milan à Gènes ou au Mont Cenis par
où nous devrions entrer. - Nous partîmes
enfin et notre tour et nous suivîmes la
route par laquelle un an auparavant
deux armées marchaient l'une en route
l'autre en triomphe. Nous passâmes par
Magenta où un grand et beau cimetière
avait été créé pour ensevelir les morts de
la bataille du 4 juin 1859. Nous les
saluâmes en passant en portant les armes.
Nous passâmes ainsi à Turin, mais nous
ne pûmes pas la permission d'entrer dans la
Capitale de celle qui allait être surnommée
appelée le royaume d'Italie grâce à nous.
Car malgré que Napoléon eût marqué
à sa parole

Nous avions pour même donné un bon
 petit coup de main en chassant les autrichiens
 qui allaient envahir son petit royaume
 de Piémont et alors au lieu d'être roi
 d'Italie il n'aurait plus été roi de rien
 de tout. Cependant ce qui l'embêtait au
 moment là était amèrement de perdre
 la savoirie le berceau de sa famille et le
 noyau de sa couronne. Nous arrivâmes
 enfin à Suse aux pieds du fameux Mont
 Cenis. Là le froid commençait à se faire sentir
 quoique nous fussions à l'écart de juin. Et
 lendemain nous devions monter au
 sommet de cette montagne au milieu
 de la neige. Ce qui me parut le plus
 curieux c'est de voir plusieurs
 de nos camarades faire cette ascension
 en bateau. Oui, en bateau, à quatorze
 mètres au dessus du niveau de la neige et
 voici comment. En même temps que nous
 montâmes des pontonniers traînant de
 longs bateaux sur des poutrelles. Dans
 ces bateaux on avait d'abord mis
 tous nos sacs afin que nous puissions

Je n'ai pu monter sans dire ce qui avait été
mortel pour beaucoup d'entre nous
en arrivant là haut sous vent de neige de
froid et puis avec ses sacs on avait
embourqué les muletiers et les échappés.
Voilà pourquoi ceux là pouvaient se passer
sans mentir d'avoir traversé les Alpes en
bateau, comme Neptune traversait le Méditerranée
en charrette. N'importe nous passâmes
une rude nuit là haut et le lendemain il
y eut encore des muletiers en route en bateau.
Mais nous autres Dieux prîmes nos sacs
au dos que nous devons bien contents de rest
d'avoir pour nous tenir chaud de moins
le matin, car le soir nous redescendîmes
sans la chaleur de juin, en Savoie, c'est
à dire en France maintenant. Nous
couchâmes dans un village nommé
je crois Lanslebourg, au pied du mont.
où j'eus occasion de manger de ce
pain noirant tout semblable à celui de
mon pays, que je n'avais vu nulle part
depuis que j'avais quitté la Bretagne.
Nous y restâmes deux jours puis nous

nous continuâmes notre route jusqu'à
 Chambéry la capitale de la Savoie.
 Là nous nous installâmes dans une
 vieille caserne que venaient de quitter
 les soldats de Victor Emmanuel nous
 prenions possession de la nouvelle
 province annexée à l'Empire français.
 Et les fêtes ordonnées à l'occasion de cette
 annexion devaient avoir lieu quelques jours.
 Nous eûmes l'honneur de figurer au
 premier rang dans cette fête. On
 avait dit que l'empereur lui-même y viendrait.
 Oh non, moi qui commandais le Dessus et
 le Dessous de cette guerre, je savais bien
 que notre tristesse ne pouvait pas figurer
 là pour toutes les raisons que j'ai expliquées
 plus loin. - quand ces fêtes furent terminées
 un régiment de ligne le 1^{er} régiment prit
 garnison à Chambéry et nous nous
 remîmes en route sans savoir où ni
 quand nous nous arrêterions. Après
 avoir traversé le département de l'Isère
 nous nous arrêtâmes encore dans l'ain
 en face de la Suisse avec laquelle on

Desais que nous allions avoir affaire
au sujet de ce canton dont j'ai déjà
parlé qui ne voulait être ni italien
ni français. Il était même question que
la Prusse allait intervenir dans cette affaire
pour soutenir les droits de la Suisse
sur ce canton. Mais tout finit par
s'arranger sans qu'il y eût besoin de
nos boyonnottes, et ^{nous} continuant à marcher
en vieille ^{manière} comme on dit dans les contes:
marcher aujourd'hui marcher demain
à force de marcher on fait beaucoup de
chemin. C'est ce que nous faisons. Nous
passames à Nantua, à Bourg, Mâcon
Dijon, enfin nous traversâmes encore
une fois la Bourgogne et le Champagne
et finimes par arriver à Paris que nous
vîmes qu'il se précipitèrent il au moins
de huit mois. On pensait peut être
que nous allions y rester. Mais non. On
nous fit traverser la capitale l'armes au
bâton et nous allâmes coucher
à Saint Denis, où nous nous exposâmes
deux jours, puis encore en marche.

mais de côté de la Normandie cette fois.
 alors on se disait ceux qui commencent en
 peu la géographie peu nombreux alors, que
 bientôt nous serions arrêtés à moins qu'on
 nous embarquât pour l'Angleterre
 Et en effet ce ne fut que sur le bord de
 la Manche que nous nous arrêtâmes, à
 Dieppe ou resta le gros du régiment.
 mais notre bataillon dut aller encore plus
 loin. à Ville d'Éer, l'ancienne résidence
 de Louis Philippe; et nous autres les Voltigeurs
 allâmes encore plus loin jusqu'à Breport
 petit port placé à cheval entre la Somme
 et la Seine inférieure. On nous installa
 dans une petite caserne dans laquelle il
 n'y avait pas ^{de} trop de temps depuis 1848, depuis
 le départ de Napoléon Philippe. Enfin
 nous avions atteint le but de ce long
 voyage depuis le fond de Lombardie
 jusqu'au fond de la Normandie.
 Mais en quel état! oh ma douce benigne.
 Nous n'avions plus que la peau et les
 os: notre chair s'était fondue en route
 et notre couleur était celle des mauresques.

Cependant en cet état nous avions pu
continuer à marcher encore des mois et sans
soute des années. - Quelques jours après
notre arrivée à Triport on nous apprenait
que nous avions un nouveau colonel.
Si peu longtemps il n'y avait eu aucune
promotion au régiment. Car la guerre
d'Italie au lieu d'avoir été un sujet
d'avancement pour les sous-officiers caporaux
d'élite fut au contraire un sujet de retour
Pénurie. A la déclaration de la guerre on
avait rappelé tous les hommes en congés
renouvelables parmi lesquels se trouvaient
des sous-officiers et des caporaux qui au-
raient été à la suite mais qui reprenaient leur
rang à mesure que des vides se faisaient.
Cependant maintenant il en manquait
et on attendait l'arrivée de nouveaux
colonels pour les faire. Alors tous les
caporaux d'élite, voltigeurs et grenadiers
s'attendaient à être nommés sous-officiers.
Car c'était toujours parmi eux qu'on
choisissait les sous-off. Mais il n'y avait
pas de place pour tous. il manquait seulement

une dizaine de sergents et nous étions
 quarante huit caporaux de voltigeurs et de
 grenadiers. Et de tous ceux là j'étais encore
 l'un des plus jeunes quoique j'eusse alors six
 ans de services. Dans ma Compagnie j'étais
 toujours le plus jeune, les autres étaient tous
 dans leur deuxième et troisième congés. Le plus
 vieux avait dix huit ans de service. Enfin
 ces promotions attendues par quelques semaines
 le Colonel étant à Dieppe ces promotions furent
 envoyées à Ville d'Écu et à Briport par dépêche.
 Quand notre sergent major les eut reçues il
 vint dans nos chambres disant qu'il y avait
 deux caporaux de la Compagnie nommés
 sergents. Lesquels croyez vous disait il. Certainement
 disait que ce devait être les deux plus vieux,
 ou bien les deux suivants: personne n'avait
 songé à moi, pas plus que je ne songé moi
 même. Tout le monde se trouva avec moi
 lorsque les dix promotions qu'on venait
 de faire mon nom étant le premier en
 tête tandis que celui de mon collègue, le
 plus vieux, était en des derniers. Mais celui
 était content quand même, content comme en
 Dieppe

il avait moitié force de joie. pour
moi qu'en ce fut une surprise cela ne
me fit rien de tout, sinon que cela m'embêta
de quitter cette compagnie s'il te ou je
me trouvais si bien. Mais je ne pouvais pas
refuser. Le code militaire est trop severe sur
les points de refus. Du reste, n'ayant plus
rien au a faire je n'en mourrai pas
probablement. Si alors je trouvais cette
charge trop lourde je demanderais qu'on l'aine.

Maintenant il me fallait retourner a Dieppe
car j'étais nommé sergent au troisième bataillon
qui était resté là avec le dépôt et tout l'état
major; et ce fut justement a la 2^e compagnie
où j'avais servi comme simple soldat
et j'y trouvais encore des hommes et des
capitaines qui y étaient de mon temps. Mais
les officiers et sous officiers avaient tous été changés.
Le capitaine était absent, le lieutenant qui commandait
la compagnie était un gros fessier qui ne
disait jamais rien mais qui vous prenait
en trahison, le sous lieutenant était un imbécile
mais un imbécile méchant, que j'avais la
bas a Sébastopol comme caporal, ingénieur

pour tout le monde parce qu'il était toujours
 d'une solite épouvante et couvait de peur.
 Mais il savait écrire lisiblement et quelque peu
 calculer. Et dans tout ce qu'il fallait alors pour
 devenir fourrier, une fois fourrier on pouvait
 vite sergent major, capitaine et de là sous
 lieutenant. Se rappelant sans doute les sarcasmes
 et les justes reproches qu'on lui faisait lui bas
 étant caporal il voulait se venger en tombant
 maintenant sur les caporaux et les sous-officiers à
 tort et à travers. C'était l'officier le plus odolâtre
 et le plus odolâtre du régiment autant pour ses
 inférieurs que pour ses collègues et ses supérieurs.
 Et avec ce notre sergent major était de l'avis
 de tout le monde, une vraie canaille.

Elle était maintenant cette Compagnie, 2^e de B.
 qui était autrefois au temps où j'y étais simple
 soldat, la meilleure compagnie de ce régiment.
 Il me fallait donc me armer de courage et
 de philosophie pour résister sans faillir à tous
 de qu'on me disait, d'autant plus que j'avais pour
 collègue dans ma section une vieille bête
 complètement illettrée et amoralisable, de
 sorte que j'avais la responsabilité de toute

De toute la section, c'est-à-dire la moitié
de la Compagnie.

Dans la troisième compagnie, ont les sages
couchant dans la même chambre que nous,
se trouvait un sagent savant, chose rare en
ce temps. Depuis Kameich ou j'avais trouvé
ce jeune caporal, mon premier et mon unique
professeur, je n'avais rencontré aucun savant.
Et cependant ce sagent savant ne pouvait pas
arriver au grade d'officier, là ou tout d'habitude
arrivent. Comme tous les savants il ne savait
pas écrire, il ne savait que réformer ou pour
arriver de simple soldat au grade d'officier il
fallait absolument passer par le grade d'ouvrier
et de sergent major. Pour cela il n'était pas possible
de connaître la chimie, la physique, l'algèbre ni
la géométrie, ni même l'orthographe, il ne
savait que de connaître un peu la calligraphie
et c'était justement ce que notre sagent savait le
moins. Pas d'espérer alors d'arriver au grade
d'officier, à moins qu'il ne se fût trouvé
dans une cas exceptionnel. Voyant cela il
tourna ses vues ailleurs. Il avait demandé
à entrer dans la télégraphie et il travailla

en ce moment pour se préparer à subir son
 examen. Or le français qu'il devait savoir
 puisqu'il était bachelier, on lui avait dit qu'il
 était nécessaire de connaître les éléments d'une
 langue étrangère quelconque. Or il avait vu
 fait la campagne d'Italie et avait un
 peu appris l'italien, il ne lui était pas
 difficile de s'assimiler complètement cette belle
 langue, ce à quoi il travaillait; et là je pouvais
 l'aider. Nous nous étions mis camarades
 de lit et devenions vite des amis intimes. entre
 nous nous ne portions plus que la langue
 de Garibaldi. — Notre colonel qui était sans
 doute un « intellectuel », eut l'idée de fonder
 une bibliothèque dans la caserne, et ce fut
 mon camarade qui fut désigné pour en
 être le conservateur. Ce fut pour lui une
 vraie bénédiction et une belle occasion pour
 travailler à son aise pour la télégraphie.
 Car sans cette bibliothèque, fondée pour offrir
 spécialement, personne ne venait le déranger.
 Ces messieurs venaient mieux aller s'asseoir
 au café que de venir s'ennuyer à la bibliothèque.
 Moi seul allais voir le camarade, même
 je pouvais intervenir dans mon service.

Nous y passâmes même en très bon
hiver, car il y avait de quoi se chauffer et
souvent le soir nous y faisions le café et
du flûpe, cidre chaud avec du cognac.

Mais mon camarade avait passé son
examen et avait été reçu d'emblée bientôt
il partit pour Rouen, où il alla s'installer
dans sa nouvelle carrière. Je ne l'ai plus vu
revu ni entendu se porter de lui. — Et moi
quelques temps après je retournais à Bapaume
le troisième bataillon fut désigné pour aller
occuper Velle d'Ére et Bapaume, et les deux premières
compagnies nous allâmes occuper la petite
Casarne où j'avais été nommé sous-officier.
pendant que nous étions à Dieppe sous le
gouvernement du colonel nos officiers étaient à peu près
sages, forcément. Notre sous-lieutenant recevait
des reproches sévères du colonel sans cesse
les manœuvres pour son inutilité et lors
des revues pour sa mauvaise tenue.
Mais maintenant à Bapaume ces mêmes
étaient les maîtres; plus de colonel, ni
de commandant. Notre sergent-major, le
canaille, fut nommé sous-maire adjoint

ce qu'on appelait chien de quartier et celui-là
 en était un vrai. Le sous-lieutenant, le faquin
 l'imbécile farce, voyant par les moyens de
 payer un logement en ville vint aussi loger
 à la caserne, c'est le chien. celui qui avait
 un chien et un chacal pour nous garder.
 Ce faquin imbecile en voulait spécialement
 à moi, parce que à Dieppe dans les manœuvres
 je l'avais remis plusieurs fois à sa place qu'il
 ne connaissait pas. Il était d'autant plus
 furieux qu'il n'avait pas encore trouvé
 de motif pour me punir. Je me tenais
 trop bien sur mes gardes comme aux la fauche
 qui m'entouraient. Maintenant il avait hâte
 de trouver un bon motif afin de me faire
 attrapper une forte punition, la cassation si
 possible, car il savait que mon temps approchait.
 Et que j'avais déjà manifesté mon désir de
 m'en aller. Un jour donc j'étais de planton
 à la porte du quartier lorsque mon individu
 vint se promener devant cette porte. Je
 l'avais salué quand il passa la première fois
 devant moi suivant le règlement, mais comme
 il contenait ce passage et repasser, je n'avais
 plus de saluts à lui faire et j'allais même
 m'en aller

lorsque le faquin vint à moi: c'est comme
ça que vous faite votre métier sergent, attendez
jeu je vais vous apprendre moi. - Vous
lui dis je, m'apprendre quelque chose à moi
vous êtes trop bête. vous cherchez à peu long
temps des motifs pour me punir en vous
un bon. Et voilà qu'il se met à crier
à la garde! chef de poste! impuisez
moi ce sergentie et menez le en prison.
Le coquin aurait bien voulu me voir
me rebeller contre la garde et contre le
fonctionnaire adjudant qui était accouru
aux cris de son ami. Mais avant que
la garde eut le temps de poser la main
sur moi j'avais jeté la mon chapelet
mon ceinturon et couvert tous deux la
porte de la prison. Le caporal de
garde vint m'ouvrir la porte. Me
voilà en prison et avec un motif à passer
au conseil de guerre, insulte envers un
supérieur. un titre supérieur à mesurément
puisque j'avais entendu le commandant
lui dire un jour que celui qui avait
fait de lui un officier en serait responsable
devant Dieu. Mais enfin il était quand même

pour le malheur des soldats et la
 dishonneur du corps des officiers.
 On avait pressé le lieutenant, chef de
 la compagnie, le gros jésuite qui vint
 me trouver à la prison. - En voici une affaire
 me dit il, vous voulez donc aller au bagne.
 Encore faut il que je sois plus heureux
 que dans votre compagnie sans doute,
 voilà que j'ai sept ans de service, pas
 encore une seule punition, j'ai été caporal,
 caporal de voltigeurs et j'ai eu un choix
 toujours pour mes bons services et ma
 conduite exemplaire et maintenant dans
 votre compagnie il semblerait que je ne
 sois bon à rien. Faites moi passer au
 conseil de guerre puisque vous dites que je
 me suis mis dans le cas. votre sous lieutenant
 et votre sergent viendront avec moi et les
 nous verront. - Oui, mais c'est justement
 ça que je ne veux pas dit il et pour
 ça que je viens vous dire de repasser à
 votre service et je vais arranger cette affaire.
 Je retournerai donc reprendre mon poste
 de planton, pensant que le lieutenant allait

chez le sergent major où il fait appeler
les sous-lieutenants. Là les trois coquins
avaient sans doute calculé les conséquences
qui en résulteraient pour eux en me plumeant
avec un motif de complot de guerre. Ils
savaient bien que le commandant Sobor
et le colonel ensuite renouvèlent cette punition
et ne manqueraient pas de faire une enquête
avant de pousser plus loin, surtout pour un
sous-officier nommé au choix et n'ayant
jamais subi la moindre punition.
De sorte qu'après calcul et examen, ils
convaincraient de me punir seulement quatre
jours de solde de police pour négligence
dans mon service. Il ne fut donc ce
riteux pas trop pour avoir eu le plaisir
de haïr ce faquin embaillé de bête.
Cependant le terme de ma libération approchait
et je commençais à me demander ce que je
faisais. Si on m'avait laissé caporal de
volontiers certes je n'aurais pas hésité
à contracter un engagement. Maintenant
sans la condition que je me trouvais je
ne pouvais plus. Et c'est tout ce qu'il y avait

beaucoup de Douaniers que je connaissais
 presque tous. Ils me disaient que si je voulais
 je pourrais passer chez eux. Mais le métier
 me me tendait guerre. Je voyais ces gens trop
 malheureux; tous mariés et est vrai. Chargés
 d'empêcher la contrebande ils étaient obligés
 pour nourrir leur famille de se faire
 contrebandiers eux mêmes et de travailler en
 dehors des heures de service. Je trouvais que
 cela ne valait pas encore le métier de soldat.
 Des jeunes gens de la ville auxquels j'avais
 déjà donné des leçons de Danse, de canot
 d'écume, me disaient de rester là que j'y gagnais
 très bien ma vie, surtout dans l'été pendant
 la saison des bains de mer. Mais toutes ces
 sorts que j'avais appris pour passer le temps
 et me chauffer pendant les hivers je n'avais
 jamais songé à faire en gagner rien; cela
 m'intéressait pas dans mes goûts. Quand donc
 le moment d'appréhender arriva. J'eus un peu
 d'embarras pour quel pays prendre mon
 congé. Dans le même Bailliage je n'avais
 plus personne s'adressant à moi. Mais
 le probable est que malheur à qui est né
 dans ces mauvais pays car on y revient toujours.

Je ne fis pas mention le provable, je pris
mon congé pour Eugénie Gaborie content de
Quimper Gaborie, si j'avais été élève d'un
mon parents eteint, morts. j'y avais encore
un frère et une sœur et quelques oncles et tantes
mais tous dans la misère. — Je fus libéré
le 23 aout 1861. Le 1h acc Martin je prenais
la diligence pour Dieppe, après avoir vu la
main de mes collègues et amis. A Paris ma
matelassier au sous lieutenant Gaborie
au sergent major Lafont. A Dieppe, au
moment même où j'allais prendre le train
je me trouvais nez à nez avec le colonel
qui me demanda pourquoi je partais,
si j'avais de meilleurs moyens d'existence chez
moi qu'au régiment. Je lui dis que je
n'avais aucun moyen d'existence nulle part
et puis je lui expliquai pourquoi j'étais
obligé de prendre mon congé pour
peu de chose envoyé au bagne un an
par l'imbécillité d'un machiniste de
sous lieutenant et son copain le sergent major
Aber le colonel me reprocha de n'avoir
pas fait connaître et était à Paris depuis
il m'avait fait changer de compagnie

Maintenant, c'est trop tard; j'étais long-
 ré et je voulais revenir dans ma Bretagne
 sans savoir ce que j'y ferais. En passant à
 Paris j'y restai plusieurs jours pour revoir encore
 une fois la grande capitale — Enfin arrivé
 chez moi j'allais demander à loger chez un
 vieil oncle, un ancien garde arme, demeurant
 au Guéhenne en l'église Gohérie. Celui-ci qui
 me m'avait vu, fut étonné de me voir sous
 officier et plus étonné encore de voir comment
 je n'étais pas resté au régiment dans une si
 belle condition. Mais je lui dis que c'était
 justement parce que j'étais sous officier que
 j'avais quitté, que je préférais me remettre dans
 l'interieur de la ferme comme autrefois que d'être
 sous officier dans les conditions que je me trouvais.
 J'allais ensuite chez le maire, un vieux paysan
 qui s'était fait pour les savants, aussi plein
 de fierté et de vanité que d'ignorance, celui
 aussi fit l'étonné de me voir sous officier
 qui m'avait vu si souvent autrefois à sa
 porte, en gémilles tendre ma main, jamais
 il n'avait vu un seul de ses commensaux
 chez lui avec un grade quelconque et me
 demandait aussi pourquoi je n'étais pas resté

Je leur fis les mêmes observations que
je faisais à tous ceux qui me demandaient
pourquoi j'avais quitté le régiment sans
d'autres bonnes conditions, et leur dis que je
voulais me remettre garçon de ferme si
je trouvais quelque chose pour m'engager.
Alors il se mit à rire, me disant que je
n'étais plus de la fête que on fait les
cultivateurs. Enfin j'allai encore chez
plusieurs autres cultivateurs qui tous me
faisaient la même réponse en secouant la
tête, voyant que je me moquais d'eux.
Car le breton que certains appellent franc
à croquant et le moine franc et le moine
croquant des hommes, et ne voit qu'en Dieu.
Habitue à l'hypocrisie, à mentir et se
moquer il voit que tout le monde fait
ainsi. Offrant ainsi en vain pardonner
toute la commença recevoir chez le tonton
qui se moque aussi comme les autres
et ne voyait rien de ce que je disais, tant
aussi le tonton que les autres, mais qu'il
avait été plusieurs années à Paris dans
les grandes manufactures.

Enfin j'allai encore voir Mr Olive
 à Kermadon en Kerfeenten. chez qui
 j'avais été deux ans garçon de vache
 qui me reçut plus mal encore, car il
 refusait absolument de me reconnaître.
 Il fallut que son épouse son fils vînt pour
 enfin me prouver pour le reconnaître
 que c'était bien moi son ancien pasteur.
 Alors il finit par m'admettre même à sa
 table, en me couvrant de félicitations. Mais
 lorsque je lui portais de prendre mon
 métier de domestique il éclata de rire. Alors
 je vis bien qu'il me serait impossible de
 trouver à travailler à la campagne. J'allai
 jusqu'à Quimper où je trouvais les factes
 que je commençais. Je lui demandai s'il n'y
 avait pas moyen d'entrer là dans quelque
 me répondit que je pourrais aller traverser le
 diocèse qui paraissait sans doute mon
 mais que je pourrais attendre longtemps
 que n'aurais aucune protection. De protection
 je n'en avais pas; attendre longtemps je
 ne pouvais non plus, n'ayant aucune
 moyen d'obtenir autrement inutile.

par conséquent dévager. On construisoit
alors la ligne du chemin de fer de Quimper
à Landerneau. Je m'adressai encore
à quelques chefs qui me dirent qu'il faudroit
bientôt embaucher beaucoup d'employés
tant à la gare de Quimper que sur toute
la ligne, mais qu'ils avoient déjà de
justes plus de demandes que d'employés
il y en avait à donner. Rien à espérer encore.
Enfin j'allais le long de la ligne regardant
les piocheurs et je demandai encore à
thor ou quatre ou cinq de traverser avec
me recurent à peu près comme les autres
en regardant mes gilets de sergent et mes
mains, puis reculant la tête me disant que
leur fallait des terrassiers, et non des hommes
à plume. J'en leur dis que j'étais
un paysan de pays, un véritable terrassier
ils ne voulurent pas me comprendre.
Pour le coup c'était fini. Me voilà à
26 ans, sous-officier, plein de sève et de santé
fort, vigoureux, ayant courage et volonté
pouvant faire plusieurs métiers ou occuper
des emplois, obligé de me jeter à la
rivière et de me laisser mourir de faim.

Le colon me disais bien d'attendre
 que je finissais toujours par trouver quelque
 chose. Attendre je ne pouvais pas; je ne
 voulais pas être ~~et~~ chargé à la bonbonne
 que n'avais pas trop peur lui-même. De
 plus je n'avais pas d'habilllements civils
 et il était temps que je quitte mon habit
 militaire que j'avais plus le droit de
 porter. Il me fallait prendre une décision
 au plus vite. Je ne voyais plus que deux
 chemins devant moi, celui de s'en aller
 ou celui du régiment. Il ne me restait plus
 que six francs de mes économies que
 j'avais fait sur mes poches avant de quitter
 le régiment. Et pour renvoyer il me fallait
 aller à Brest, le recrutement et l'intendance se
 trouvant alors là. Je pris mes six francs
 et mes papiers et je partis à pied pour
 Brest, avec un peu d'espoir que là, avant
 d'aller au recrutement je trouverais quelque
 trou pour me caser. Je fis les 21 lieues
 d'une seule traite, et l'avant je parcourus
 encore toute la ville avant de trouver
 à loger. J'avais su cette intention de sortir

pour aller coucher dans les champs. Or je
ne n'avais pas assez d'argent pour payer
mon souper et mon lit. Mais arrivé
à Lambézelle par où je voulais sortir
pour gagner les champs, je rencontrai un
autre soldat qui se trouvait à peu près dans
les mêmes conditions que moi seul que
sa bourse était plus garnie que la mienne.
Celui-là logeait à Lambézelle depuis quelques
jours, et s'attendait à partir bientôt pour l'
Havre, ou il partirait pour l'Amérique,
pour le Paraguay qui alors en guerre
avec l'Uruguay. On lui avait offert, me
disait-il, sept mille francs et le grade de
sous lieutenant dans l'armée paraguayenne
en arrivant là-bas. Il m'invitait à aller
avec lui. Mais cela m'était impossible
n'ayant plus le sou et je ne pouvais pas
resté tranquillement me promener dans une
tenue que je n'avais le droit de porter.
Et puis je ne comprenais pas grand chose
dans cette affaire comment pouvait-on
être officier dans un pays dont on ne
connaît pas un mot de la langue.

tout cela ne me paraissait bien clair.
 j'étais resté logé avec lui. Mais le lendemain
 matin je retournerai à Saint-Benoît de Vallée
 au recrutement, mais comme les bureaux n'étant
 pas encore ouverts, je portais faire un tour
 du côté de l'école, là on occupait
 d'ouvriers. Je demandai à parler auquel
 chef ou d'inspecteur pour voir si je n'aurais
 pas trouvé un emploi quelconque de dom.
 Mais il me fut répondu qu'il fallait adresser
 une demande par écrit, fournir des certificats
 et faire apostiller ma demande et c. et c. mais
 avant qu'il eût fini j'avais saisi et je
 portais, j'en avais entendu assez. En passant
 sur le grand pont qui venait d'être posé
 il n'y avait pas longtemps, je regardai la mer
 et je ne pus résister au spectacle de bonjour de
 me dire mentalement, si par hasard on
 me refusait pour le service militaire
 ce serait ce chemin-là que je prendrais.
 J'étais sur le pont de ce pont un plongeur
 dans l'éternité. Je n'aurais plus rien
 à faire. Mais il me fallait aller d'abord
 au Bureau de recrutement. Là cependant

et contrairement aux habitudes de bon-
netes, je fus assez bien accueilli et aussitôt
que j'eus exposé mon désir de s'engager
on me demanda mes papiers et de suite
sans quel régime que je serais été en
corps. Je demandais un régiment d'infanterie
on me dit que le 63^{me} de ligne venait justement
de partir pour cette colonne et qui personnellement
avait chance d'y rester plusieurs années. Je pris
donc ce régiment. Cela fut bientôt fait.
De là j'allais à l'intendance où on me
délivra un mandat de mille francs que
j'allai toucher immédiatement à la trésorerie
et le soir même je m'embarquais sur le
bateau à vapeur pour Chateaufort avec
un rouleau de mille francs dans ma poche.
Je me trouvais plus heureux et plus content
que le plus heureux roi du monde. Mainte-
nant assuré d'avoir de quoi vivre pour sept
ans encore et des occupations variées, j'allais
voir un pays nouveau. Au 63^{me} j'étais
comme simple soldat, je n'avais plus
de responsabilité. Je n'avais à rapporter
rien de ma personne. Comme simple
soldat

je n'ai jamais fait aucune punition, pour
même rien en me d'approcher de
contraire plus souvent été en exemple
aux camarades, qu'en ce que je pouvais dire
de plus. pour être heurieux sur ce petit globe
il suffit d'avoir à manger et des occupations
physiques et morales en rapport avec son organisation
et avec ses facultés intellectuelles et morales.

Je dispose neuf cent francs cette cause d'épargne
de Quimper et je l'ai mis mon livret en sa
tonton à qui je donnais en ces quelques jours
pour le payer quelques nuits qu'il m'avait hébergé
puis je portais pour poitiers ou était le
siège de 63^{me}. avant d'arriver là j'avais
d'arracher mes galons de sergent et d'effacer toute
trace de grade. j'aurais bien voulu les effacer
aussi sur mes états de service, mais cela m'était
impossible. En arrivant j'allais directement
chez le gros major déposer mes papiers avoir
sans quelle compagnie je devais aller.
Ce gros major avait l'air d'un vrai bon
homme. C'était un ~~bonhomme~~ ^{bonhomme} car je voyais
sur sa porte l'avis de Bussacelles et me
recus avec une affabilité toute poitevine

lors qu'il eut jeté les yeux sur mes
papiers il fit un brusque mouvement
et me regarda en face en me disant:
Comment vous étiez sous-officier et y a
quelques jours et vous venez vous engager
comme simple soldat que veut dire cela.
Alors je lui expliquai brièvement mes
raisons, elle qui m'avait obligé à quitter
le 26^{me} en lui disant que désormais
ce cas^{me} se présentant plus pour moi
car jamais plus je ne serai ni caporal
ni sous-officier. — Est incroyable dit-il
ce que vous me dites là. Vous avez sans
doute beaucoup de permission et peut-être
vous craignez d'être cassé, et vous
avez préféré prendre votre congé. —
Vous verrez le sergent bientôt ma feuille
de permission que vous allez demander au
colonel du 26^{me} avec des renseignements
sur ma conduite dans ce régiment.
Ma feuille de permission soit elle blanche
car en quatre jours de solde de police qu'on
m'infligea quel que temps avant mon
départ et qui furent la cause principale

qui me fait quitter ce régiment, n'y en
même pas été inscrits. Diable diable, dit
le bonhomme, de plus inamovibles et
alors vous ne voulez plus être gradé.
Non, j'aurais nommé le major si j'avais
voulu avoir mon grade de sergent je
n'aurais qu'à retourner au 26^e mai je
n'en veux plus. Mais vous pourriez compter
un bon sabbat de plusieurs régiments. Ce que
je demande est d'aller le plutôt possible
de prendre les bataillons de guerre la bas en
Afrique ou je serais sans doute plus utile
qu'ici. — Mais il ne pouvait m'enoyer
là bas que lorsque on formerait un détachement.
Puis il m'a dit je vais vous placer dans
deuxième compagnie, là vous serez avec un
bon vieux capitaine. A j'ai peur bien que vous
ne fussiez pas à cette simple sabbat. Je
me rendis à la deuxième compagnie avec
un simple billet que le gros major m'avait
donné pour le sergent major. Quand
j'entra chez ce dernier touché le sergent
de la compagnie s'y trouvaient. L'un d'eux
dit d'écouter tenir votre en votre troupe.

qui nous arrive. — c'est D'Almeida, un
trouper qui a déjà sept ans de service
et quatre campagnes — c'est je vois
ce D'Almeida, vous avez deux ^{des} vieillards.
Et comment vous dites que simple
bibi s'occupe tout ça. — Non, rien que
simple bibi comme vous dites, que
vous voyez vous, tout le monde ne peut
pas ^{être} grossier avec régiment, autrement
il n'y aurait plus de soldats. Oh
parbleu, car cet autre vieillard, ça
soit être encore quelque malade ou
sujet criblé de punitions, c'est pour
c'est qu'il a quitté son régiment pour
venir chez nous croyant qu'on ne
connaît pas le sa malade ou condite
passée. Là dessus chacun s'appréhende.
Mais le sergent me fit la demande
habituelle celle qu'on demandait alors
à tout homme arrivant au corps:
à savoir si je voulais verser quelque
somme à ma grosse. Mais avant
qu'il eût achevé j'avais déposé
les fautes sur son banc en en
diant

Voilà ~~mon~~ ma première ^{fois}, le ut mari
 sujet que je suis, ce que j'ai été, j'ai
 toujours eu ma femme complète et
 je t'en a l'événement comme dans mon
 autre régiment. C'est un premier
 un bon point que les chefs de Compagnie
 accordent ordinairement à leur homme.
 Oui, oui dit le sergent. C'est très bien ce
 pour commencer. - Eh bien, si je, plus
 tard vous voyez ce qu'il se passait, s'il
 Maintenant j'y vais à mon école de
 je n'ai pas besoin de vous demander
 quelle, par ma taille j'ai beaucoup de
 hâte. - Oui, oui dit le majorally
 à la hâte. - En arrivant
 là je ne trouvais que de jeunes recrues,
 de jeunes gens porteurs sont gros en
 ne portait le français. Le caporal était
 un bon, un vieux soldat, il avait un
 chavron; un de ces types de vieux caporal
 dont il y avait tant alors, embourbés
 et un peu porteurs, ne connaissant ni
 théorie ni règlement, ni rien de bon
 d'un caporal, et ne pouvant ni commander
 ni expliquer par quelle raison soit.

je les fis tirer vers moi & la cantine
pour leur payer une bonne rasade
d'entrée. — Le lendemain après le rapport
on me demanda chez le sergent ^{major} le capitaine
y était un pauvre vieux portemanteau qui
disait qu'il le sapin. Le sergent major avait
dit que mes états de service. Le capitaine
me dit: Vous êtes un ancien soldat officier,
le grand major me parle de vous & me
dit de vous engager de vous porter dans
il est caporal, qu'il vous donne la même
place que se présente & ensuite vous serez
bientôt sergent à nouveau. — Non mon
capitaine, c'est inutile, je l'ai dit dit au
grand major lui-même je ne veux plus de
que sachez ce que je demande c'est d'aller
le plus tôt possible en Afrique rejoindre
le régiment, c'est cela que je veux dans
votre corps seulement en attendant
je ne resterais pas inactif ici, mon
tempérament veut toujours de mouvement
de l'activité. j'en ai si on me le permet
aider le maître d'armes & un bon
le maître de danse, & donner des
leçons aux jeunes soldats. C'est tout

Des exercices qui sont en mieux, je le
 sais pour moi-même, à Vigouderie. Je des-
 cloppé les membres nous d'abord des jeunes
 gens, que les exercices de fusils. Mais
 avec raison dit le vieux capitaine, mais
 alors richement pour ne plus être gâtés.
 Non mon capitaine, j'ai dit. Le Capitaine
 parle, je dis au sergent ^{mou} que je tenais
 autant de la doit possible à ce que personne
 dans la compagnie ne sache jamais que
 j'ai été son officier. Je sais bien lui dire
 que le sergent de ma section sera obligé
 de le savoir, puisqu'il doit avoir son bon
 carnet de sergent les états de service & la conduite
 de chacun de ses hommes; mais il pourra
 bien lui aussi garder ce pour lui. —
 Garder ce pour lui? dit le major, eh bien
 c'est la première chose qu'il fera s'il le
 veut quand il le saura sans le publier
 partout. Il n'obtient quel intérêt avec vous
 à cacher cela. — Pour moi il n'y a aucun.
 Mais je parle surtout pour les coproducteurs
 lesquels venant à savoir que je suis un
 ancien son officier. Surtout partis à voir
 des regards pour moi et pour mes historiens.

et me commander certaines choses -
quelles choses de Dieu vous avez, me
dit il, je n'ai jamais vu un homme
semblable. Ne moi non plus major, je
le cherche mais je désespère de jamais le
rencontrer. — Enfin lorsque je fus
réarmé et que je mis mes effets
en ordre, j'allai trouver le maître
d'arme pour lui offrir mon concours.
Celui-ci fut aussi un vieux sergent,
aussitôt il me mit à l'épée et quand
il vit que je travaillais très bien il voulut
bien m'accepter comme aide. Il n'en
avait bien besoin car il était seul
maintenant, tous ses élèves étaient
partis en Afrique avec la bataille d'Assi-
goune. J'avais donc trouvé solution
de suite, et de la bonne car c'est
un rude métier l'enseignement pour
le professeur, entre toute la journée sur la
planche à s. derrière le bras et la jambe
et se d'expliquer et expliquer les leçons -
Le maître devint bientôt mon ami et
soavant le soir et le dimanche nous allions
ensemble en ville comme encore de la com-

à cet air nombre de jeunes riches qui voulaient
s'exercer à l'étranger. — Mais chaque fois
que le général major me rencontrait il m'arrêtait
voulant toujours me nommer capitaine. Cependant
sur mes refus réitérés il finit par me laisser
tranquille. — Quand les soins officiels de la
compagnie eurent enfin épuisé, forcément
que j'étais un ancien sous-off; ils voulaient
bien me faire des excus d'avoir porté sur
moi des jugements téméraires. Elle ne
me touchait guère, pas plus que je n'avais
été surpris de leurs jugements téméraires.))
Il y avait longtemps que je connaissais ces
vieux sous-off. de ce temps, tous plus ou
moins ignorants en toute chose, mais surtout
en politique. Ceux-là trouvaient le plus de défaut
comme le général major, c'était mon refus
de résigner mon officier ils ne pouvaient pas
comprendre cela.

Nous étions en 1862. L'ordre vint enfin
d'envoyer au renfort la 1^{re} brigade de bataillon
de gendarmerie. On prit d'abord tous les vieux
qui comme moi étaient venus s'engager
sans l'intention d'aller en Afrique, puis

ou choisir parmi les jeunes les plus avancés
et les ^{plus} aptes à faire compagnes, en tout
une centaine d'hommes. Un seul lieutenant,
un sergent et deux caporaux leur
chargés de nous conduire. La veille du
départ le lieutenant conducteur me fit
appeler chez lui, ayant appris que j'étais
un ancien sous-officier il me demanda si
je voulais me charger des fonctions de
fourrier d'étape, car usine d'aller tous
jours en avant pour préparer les billets
de logement et le pain. J'acceptais volontiers
ces fonctions que j'avais pu autrefois remplir.
Seulement je dis au lieutenant que, comme
il me faudrait au mois trois hommes tous
les jours pour porter le pain sur les places,
lesquels suivant le règlement devraient être pris
à tour de rôle, j'aurais voulu qu'il me
permît de choisir trois hommes parmi
les vieux et les meilleurs marcheurs et qui
viendraient tous les jours avec moi comme
ça le détachement avait l'habitude de
se servir et lui même le sergent et
deux caporaux pour nous accompagner.

il consentit à tout ce que j'en disais
 confiance en moi. - Je commençais d'ya un
 vieux qui venait souvent à la salle d'armes,
 un ancien boucher & cuisinier à qui j'expliquai
 ma combinaison en lui demandant s'il
 voudrait être mon camarade de lit & avec
 la suite d'un même homme de corvée
 tous les jours. il accepta volontiers. il savait que
 la position bonne, intéressante pour sa santé,
 en même temps j'en dis de chercher encore
 d'autres qui seraient également camarade
 de lit. deux hommes d'ici, bon marcheur,
 pas conseils ne iraguer. il les trouva.
 Le lendemain matin nous quittâmes portier
 tous quatre à trois heures de matin. nous
 d'aller deux heures sur le détachement. En route
 je disais à mes camarades que j'avais promis
 au lieutenant qu'il n'aurait pas à se plaindre
 de moi & que mes amis j'aurais bien que
 vous ne manquerez pas non plus de
 m'aider. d'autant plus qu'une besogne n'est
 pas lourde. pas danger vient ils que nous
 manquons. la position est trop belle et
 libre tous les jours de porter & de courir
 voudrions être voyager comme il nous plaît

pour ce que le pain & les billets de logement
soient dans la place quand le détachement
arrivera. Et mes camarades terminés par les
Noirs, avions une assez longue route à faire
de Fontiers à Marseille, à traverser tout
le Lemoisien, l'Auvergne et le provençal.
Mais nous la fîmes, nous eûmes plus agréables
blancs possible, comme des tourterelles pleines
que comme des oiseaux. Nous mangions
ordinairement les quatre ensemble, mon
camarade qui était à la fois boucher et
cuisinier se chargeait de l'ordinaire pour
nous et se sentait très contentement bien
à la grande satisfaction de tous. À Clermont
le lieutenant me dit qu'il était très content
de moi. Ce monsieur bien dit et posé
sans seule réclamation jusqu'à présent
mis à la porte de la maison, ni de la porte
des autorités civiles ou militaires, nous avons
pu passer bien qu'il n'y avait pas lieu de
se. Il m'a invité à dîner le soir-là avec les
sergents dans un des plus grands hôtels de
Clermont. Là a eu dîner qui n'était
pas un dîner officiel quoiqu'il y eût un

officier, un sous officier et un sergent, j'eus
 l'honneur pour la première fois de m'occuper
 de parler Hébreux à un officier français,
 j'avais déjà parlé à des officiers Russes et
 Italiens. Notre officier de route était
 un jeune Italien, et quand il sut que
 je commençais la langue de Basse et de
 Gariboldi ce fut dans cette langue que
 nous parlâmes toute la soirée, sans même
 faire attention au sergent qui ne comprenait
 rien. De sorte en n'importe quelle langue
 que nous aurions parlé ce pauvre sergent
 n'aurait pas été plus avancé. Car le
 sujet ou plutôt les sujets de notre entretien
 allaient trop loin et trop haut pour lui.
 Pour se distraire en attendant il se versait
 de fréquents rasades de vin et de cognac
 et quand il en eut assez il demanda la per-
 mission d'aller se coucher. Nous restâmes tous deux
 à l'officier et le simple bibi, et même fort longtemps,
 car le lieutenant qui avait fait toutes ces études
 voulait savoir jusqu'où pourait aller la
 connaissance d'un pauvre bâton qui n'avait
 jamais été au-dessus d'école. Cependant

l'homme qui avait fait toutes ses études
faillit perdre son latin cette nuit-là avec
celui que rien avait pas fait de tout.
A mesure instant il repétait en tapant
sur la table; mais trop fort car c'est une
coyable. Et cette langue italienne qui
est ma langue maternelle et celle dans
laquelle j'écris tout pour mes parents,
mais vous la parlez mieux que moi.
Nous avions en effet parlé un peu
de toute histoire, science, métaphysique
philosophie, poésie; je lui citais les
vers les plus célèbres de Dante, de Boccaccio
de Leopardi, de Hugo d'Alfred de Musset
le père de ce dernier poète avait été, me
disait-il un ami intime de sa famille
je comprends, lui dis-je à la fin, que
vous soyez surpris de mes connaissances
et de mes idées philosophiques. Vous
autres officiers vous ne pouvez pas, vous
ne devez pas vous occuper d'autres choses
que des sciences de la guerre et savoir
comment vos prédécesseurs s'y prenaient
pour tuer les hommes et chercher à

à perfectionner les moyens dont ils se
 servent afin d'arriver à tuer avec plus
 d'art les plus grandes masses possibles en
 moins de temps possible. Toute votre attention
 tous votre esprit et toute votre intelligence
 doivent se borner là. C'est un peu le contraire
 de ce qu'on enseigne à l'école de médecine.
 Les médecins doivent apprendre à tuer les
 hommes selon certaines formules, variables
 du reste à l'infini, mais individuellement
 et le plus lentement possible. Bien touché
 dit le lieutenant. pour le coup il faut tuer
 le vicarion oui mais il est temps vous pouvez
 encore faire un homme avant le départ. Tant
 que moi je vais prendre mon sac et
 me mettre en route car je n'ai bien que
 mes camarades vivants déjà m'attendant.
 Et en effet quand j'arrivai à mon logement
 mon camarade était parti et commençait
 à s'inquiéter de moi. Nous menâmes sac au
 dos et allâmes sur la route où les deux
 autres étaient assis nous attendant. Je leur
 racontai alors l'histoire de l'ancien d'acier.
 Mais je ne pouvais entrer dans le détail.
 Ce n'est qu'avec les hommes, c'est inutile

je fis cette étape comme d'habitude,
un peu plus vite que l'habitude même
car j'avais ^{hâte} d'arriver. Nous arrivâmes au
moins trois heures d'avance et j'eus le
temps de faire un somme avant l'arrivée
du détachement. Quand le lieutenant se
arriva sur la place et qu'il eut fait forme
le cercle il vint vers moi en s'exclamant:
« Oh bien comment avez-vous fait cette
étape. » Mais comme les autres s'en allaient,
sur mes jambes et sac au dos et enfoncer
de 6 à 7 kilomètres à l'heure. — Quand
j'eus distribué le pain et les billets de
logement, il me fit aller lui montrer
le sien; mais c'était pour me payer une
bonne absynthe que me me fit passer.
Nous continuâmes ainsi notre route jus-
qu'à Marseille en passant par Nîmes,
Alais, Salons et Aix, où nous arrivâmes
sans accident et sans aucun choc comme
disait le lieutenant. Il était tellement
content qu'il me paya encore un diner
mais sans le sayer cette fois. Cependant
nous autres quatre d'avant garde nous

eumes plusieurs incidents durant cette route
 mais sans gravité. Nous nous étions perdus
 plusieurs fois en nous trompant de chemin
 dans la nuit, presque nous ne voyagions que
 que la nuit. Mais on se retrouvait toujours,
 seulement ce contact char à char
 des égarés. Mais la plus curieuse surprise
 et en même temps la plus curieuse table
 Naturel que j'ai vue de ma vie ce fut
 en arrivant au pays, mes camarades
 stupéfaits par un intérêt devant ce spectacle
 de la nature. Moi même je fus long temps
 sans pouvoir me rendre compte de ce que je
 voyais. Nous étions portés de si bon
 heur ce jour là que nous étions arrivés par
 du pays avant le jour. Mais tout à coup
 nous fumes arrêtés par la mer. Mais oui une
 véritable mer. Nous avions tout vu la mer
 plusieurs fois et ne pouvions pas nous tromper
 de moins sur la parfaite ressemblance
 en en avait toute la figure, le couleur et même
 le mouvement léger des vagues sous une brise
 légère. Ô Dieux mes camarades, pensez
 à la géographie, c'est bien la mer.

cela n'est pas possible de passer je me sou-
viens par de pays qui ont presque
au centre de la France. Mais c'est un grand
dang alors. Il n'y a pas de grand danger
en moyenne. Mais quoi alors. Comme
peut être qu'un pays brouillard qui s'est
concentré sur les villes il n'y a pas d'autre
chose possible. Mais pendant que je con-
vois qui approchait de dessus des caix le
bate de la vierge, une couronne sur sa tête
et tenant son enfant sainte barbe et que
paraissait flotter sur les vagues pour le coup
mes camarades restèrent presque en l'air,
en me disant: eh bien, et ce qu'est-ce que
je fais les yeux sur le spectre, car je
voyais d'abord à un spectre naturel, tel
que celui de Broken qui apparaît ou
se le il levait, et ici le soleil allait venir
se lever bientôt. Tenant toujours les yeux
fixés sur le spectre je le voyais grandir
et bientôt je vis que les pieds de la
madame se levaient sur une colonne
et je vis comme commandait. Ah je
savais bien que c'était le brouillard

Nous sommes au pays, et cette vierge
 qui paraissait tout à l'heure s'être envolée
 vers le ciel, c'est notre dame de l'Annonciation
 avec les noms priés à Sebastien.
 A Saint Avit je n'ai encore pu constater
 des mœurs naturelles semblables à nos
 mœurs bretonnes. Etant ici garçon de
 vache ou plus valet de femme, nous
 couchions souvent plus ou moins dans un
 bout de la maison à l'écorné d'une fille, dans
 des lits séparés et par une ^{bonne} séparation.
 A Saint Avit nous couchons aussi
 mon camarade et moi dans une seule
 chambre ayant les deux jeunes filles
 si la maison nous a été mal leur.
 tous trois avec les mères, et avec lesquelles
 nous causons une bonne partie de la
 nuit comme si nous étions intimes
 et sœurs. Heureuses mœurs.

Nous passons seulement une nuit
 à Marseille, mais qui fut très agréable
 pour ^{moi} car j'y avais passé toute l'été
 à table et à disputer avec mon lieutenant.
 Le lendemain matin nous nous
 embarquons

C'est la deuxième fois que j'ai vu
l'homme s'embarquer à Marseille.
Nous fumes conduits à Stora, dans
le port de Philippeville où nous eûmes
bien des misères à débarquer, car le
temps était mauvais. De Stora nous
allâmes à Philippeville où il y avait
deux bataillons de notre régiment.
L'autre bataillon, le troisième était dis-
persé entre Djidjelli et Collo. Ce
fut dans le dernier que je fus mis
et encore dans la deuxième compagnie
qui se trouvait justement à Collo.
Il me fallut donc reprendre encore
le bateau pour aller rejoindre ma
compagnie. Nous étions six désignés
pour la deuxième de trois; mais aucun
de mes camarades de route ne se trouva
avec moi. En arrivant à Collo toute
la compagnie vint avec charbon en
port, capitaine en tête, car dans ce
coin isolé c'était évidemment quand le
courrier se mettait pour débarquer
quel que soit ou quelque chose.

Le capitaine de cette compagnie était un
 vieux a barbes grises qui portait le nom
 du plus celebre Chirultan qu'il y eut alors
 en France, peut etre dans le monde entier,
 l'illustre M. Manger. Le capitaine s'appelait
 par Chirultan comme son homonyme
 mais il aurait pu l'accompagner, car
 c'était un musicien, un violoniste mel-
 omanne. Voyant ^{mon} a l'air d'une troupe
 il passait son temps a racler les cordes
 de son violon. Le lieutenant faisait de
 la pathologie et étudiait l'anatomie
 de Chevalier, car il avait demandé a
 entrer dans la gendarmerie. Le sous
 lieutenant était un ancien sergent major
 jadis officier après la campagne de Chêne
 lardis et avait de services, aussi ignorant
 que mon sous lieutenant de 26 ans mais
 moins fatigué, mais père d'un petit enfant
 a cause de son âge avancé sans doute.
 Le sergent major était un pauvre bougre
 déjà malade tué par le choléra et
 ne convenait pas a sa faible constitution
 en fait personne dans cette compagnie

ne paraissent s'occuper de nous. Je
n'en fus pas fâché pour ma part.
car de ~~ce~~ Jacovi personne ne s'était
aperçu que j'avais été son officier.

N'ayant rien à faire là j'allais me promener
dans les environs, au bord de la mer belle
voyait encore quelques ruines romaines
comme on en voit partout en Espagne.
Souvent je m'arrêtai à contempler le grand pic
semblable à un volcan dont les pieds
s'étendent de deux côtés jusqu'à la mer,
car celle se trouve sur les pics montoir
très étroit. Les rochers descendent que tous
ceux qui montaient au sommet de ce
pic y restaient. Il était souvent pour une
bête monstrueuse qui ne restait jamais
ce sommet. Plusieurs fois j'avais manifesté
le désir d'y monter. Mais les camarades
disaient que c'était bien dangereux. D'abord
il était presque impossible d'arriver jusqu'aux
pieds du pic à cause des précipices et une
bousaille inextinguible, et plus impossible
encore probablement de monter avec
des hommes qui semblaient venir comme des
pauvres de sucs. Et puis qui sait s'ils

que cette bête monstrueuse doit gratter
 les ardoises vers le haut. Oh si je
 pour les bêtes monstrueuses, fabuleuses ou
 mythologiques, elles lui ne me font pas peur.
 Des bêtes naturelles il ne peut y en avoir mon
 plus. Un jour je demandais que ces gens
 voudraient venir avec moi jusqu'en la haut,
 mais personne ne voulait. Alors je partis seul
 avec mon fusil, et l'escalier dans mon bras
 une petite gamelle, du sucre et du café dans
 ma besace. Un orbe palant un peu le
 faisaient m'avoir déjà indiqué par où je
 pourrais facilement atteindre les pieds du pin
 de serot, mais après il me dit que je ferais bien
 de ne pas aller plus loin. Je pensai: je venais
 quand je serais là. J'atteignes donc facilement
 le pied du pin. Là je monte et commence
 cette marche énorme qui d'un bon premier
 si petit. Après m'être reposé un instant, car
 je savais je chuchotais par où commencer
 l'ascension. J'avais mis mon fusil en bas
 culbrière afin d'avoir les deux mains libres
 pour m'accrocher aux ardoises. puis me voilà
 allant à droite revenant à gauche tournant
 et lui montant toujours cependant.

et au bout d'un quart d'heure ce petit
amovoir aux sommets qui était assés large
pour y boter un chateau. Je ne vis point
de bite fantastique ni autres, mais il
faisait tellement froid. ayant ramassé
du bois mort au pied du pain que
j'avais mis dans ma brace, je m'empressai
d'allumer du feu dans un trou de
rocher sur lequel je mis la gamelle dans
laquelle je jetais petit à petit du bois
de laume, sucre et café, et quand tout fut
chaud j'y l'avalai tel et me mis en train
de descendre car je sentais le froid me
saisir. Quand j'eus fait mes pieds j'entrai
dans un moment fumer ma cigarette.
Je fus de retour au camp et l'heure
de la soupe. Or tout le monde me
demandait ce que j'avais vu là haut.
ils savaient que j'avais été au sommet
mais ils savaient vu la fumée de mon
feu. En un moment les arbres me
paraissaient, pensant de cri de terreur
voyant la fumée sur le sommet de
certaines montagnes ne pouvant aller.

j'aurais pu citer à l'exemple de tant de
 farceurs, menteurs et imposteurs raconter bien
 des choses incroyables à tous ces gens pour
 qui je venais d'un endroit d'où selon les autres
 personnes n'était jamais venue, et ces autres
 fabuleux, mais je n'ai jamais pu raconter
 les choses que tel que je les ai vues. Voyant
 rien vu là haut que des rochers mais je ne
 pouvais pas dire que j'avais vu autre chose.
 Seulement ils firent les hommes, ce que je disais
 qu'il y faisait j'allais par là. J'aurais pu
 leur expliquer l'explication scientifique de ce
 phénomène météorologique comme j'en avais déjà
 donné la base sur les Apennins et sur le Mont
 Cenis mais je commençais trop bien l'inutilité
 même le danger de parler science à des ignorants.
 Nous allions aussi quelquefois le matin à la
 chasse aux sangliers dans une forêt appelée
 la forêt des sangliers mais dans laquelle vivait
 tous les fauves de l'oblique depuis le roi le
 lion, j'en avais et d'autres. Le officier nous
 permettait cette chasse car ils en profitaient
 largement en prenant toujours les meilleurs
 morceaux. Une nuit nous étions allés

une demi douzaine. Mais à peine deux
mois à l'ouest du bord d'une clairière ou
les congères avaient l'habitude de venir
monder des vignons sauvages qu'une
formidable réglementation de l'homme s'il en
tendait non loin de nous. Aussitôt la
panique saisit mes camarades qui se
mirent à s'écarter à toutes jambes.
Je parlais aussi mais mes camarades
étaient si loin. Je marchais lentement
en regardant tout du tour de moi. Bien ce
coup j'aperçus à dix mètres sur ma gauche
les deux yeux comme deux mandorles de vie
de la forêt. L'animal m'avait vu et s'était
arrêté. Moi je ne m'arrêtais pas. Je continuais
à marcher lentement les yeux fixés sur le bel
tenon mon fusil des deux mains prêt à
faire feu et à saisir le boyau de la car
otte. Mais je ne voulais pas attaquer. Je
entendais une quelconque ne faisait jamais
de mal à l'homme à moins que celui-ci ne
l'attaque le premier. Lorsque je fus à quel
ques toises je vis l'animal continuer son
chemin. M'agréablement je posai l'écarter.

en battant ses flancs de sa longue queue
ce qui voulait dire ne me chasser pas mais
si tu veux mon petit bonhomme extrêmement
je te croque. Je pensais pourtant alors à ce
fameux Gerard le tueur de lions qui allait
tout seul à la chasse de ces terribles fauves. Il
en avait tué beaucoup mais il finit par en
être victime tout de même. J'avais un
camp longtemps après les autres. Comme si croyant
que j'étais sûr. Quand je leur avais conté
l'aventure quelques jours que j'avais été
réellement un morselure, et ils promurent de
ne plus aller à la chasse aux singes.

À la pointe de Cello il y avait un phare.
J'y allais souvent faire des promenades. Il
y avait là comme gardien un vieux marin
désolé. Je causais souvent avec lui car il avait
fait aussi la campagne de Crimée. Un jour
il me demanda si je voulais donner quelques
leçons à sa fillette car lui ne savait ni lire
ni écrire et sa femme n'avait pas le temps ou
plutôt ne voulait pas s'occuper de ces soins
ménagères. Je répondis au vieux marin que
je viendrais volontiers donner quelques leçons.

a sa fille. mais que pour cela il m'
demandait la permission du capitaine.
Où tu en es lui dit il. Des permissions
vous en avez autant que vous voulez
votre capitaine et moi nous sommes des
grands omis nous sommes de même pays
Et puis vous savez dit il, je suis le maître
de celle moi. Il commanda à sa femme qui
était son secrétaire de me donner un billet
pour le capitaine Mangin. Celle-ci après
avoir lu le billet me dit que je pourrais aller
au phare quand je voudrais, rester autant
que je voudrais, en un mot j'étais complètement
libre. Me voilà maître d'école, mais en passant
maître, car je n'avais aucune autorité sur mon
élève qui était très capricieuse et voulait faire
sa tête. Elle aimait mieux chanter et danser
que de faire de la grammaire et de l'orthographe
ce qu'elle voyait en navire pour aller bien
à prendre la grande lettre d'approvisionnement pour
réviser les passages qui se trouvaient dans
la main de cette qui commandait sa fille
avait une bonne philosophie à son égard.
Elle voulait apprendre à chanter et à danser

qu'elle apprenne. on ne peut pas forcer les
 gens à apprendre ce qu'ils ne veulent pas.
 De nous, quand elle sera d'âge à chanter
 elle pourra un jour peut être chanter & danser
 devant son buff & quand celui-ci sera vide
 puis la mère se remettrait à lire ses romans
 d'Alexandre Dumas & d'Algerie Sue, romans
 dont elle raffole. Le vieux marin passait son
 temps à siffler & à tancer pour faire un
 jardin qu'il pouvoit faire aussi grand qu'il
 voudrait le terrain ne manquant pas. j'allais
 avec eux avec lui ce qui me coûtait bien
 coup mieux que le métier de précepteur.
 Il y avait avec lui un jeune arabe qui
 portait assez bien le bonnet. Avec celui-là si
 le temps l'eût permis j'aurais bien vite appris
 l'arabe, plus vite que mon ilève aurait
 appris la grammaire française & d'autant plus
 facilement que l'accent arabe est le même que
 l'accent breton & que tous les mots de cette
 langue ont les mêmes terminaisons que
 les mots bretons.

Mais en revenant de phare j'ai trouvé
 un autre maître d'école assis sur l'herbe

celui-ci et ses élèves assis en rond autour de lui
en tailleur breton. ces élèves tenaient leurs
cotonniers sur les genoux et sur lesquels ils écrivaient
de droite à gauche sous la dictée de maître,
en faisant chaque leur plume de roseau.
C'était l'école arabe, école de l'ancien temps
d'autrefois mais que l'homme fait dans de
meilleures conditions que les nos écoles de
l'ancien et autres. Car ce maître faisait
son école partout; on se levait quand il faisait
froid, on s'asseyait quand il faisait trop chaud
car lors de la mer, dans le bois, sur le roc
et sur les rochers c'est à dire en liberté et en
pauvreté de la nature. Tandis que nos écoles
à nous sont enfermées bien comme des cages
de trois côtés entourées de murailles où ils ne
voient rien et n'apprennent rien que des mots et
des phrases sans moyen desquels ils deviennent
des âmes imbeciles et inutile nuisibles à eux
mêmes et plus encore à la société. C'est tout
par en enfermant la conscience en cage qu'on leur
apprend à voler et à se pourvoir de nourriture
Et comme pour se moquer de public
on appelle les nos écoles libres celles qui

sont les meilleures formes et qui ont les plus
hautes merveilles. D'après l'instruction obligatoire
dans ces conditions comme on veut le faire
aujourd'hui c'est de créer la mise obligatoire
pour beaucoup de millions ou de milliards me
et le ménage obligatoire pour beaucoup d'aut.
Mais bientôt nous devons l'ordre de quitter
notre trop paisible garnison de Collo. Nous
allons à Constantine ou tout le moins
se trouve réunie cette fois. Dans cette seule
cité des Numides placée au sommet d'un
rocher comme un nid d'aigle et dans laquelle
les Français ne furent entrés que sept ans après
la prise d'Alger. C'était la fameuse Cirta
la capitale de la Numidie que on avait déjà
vu bien des sièges et des combats. Ce fut là
que Sophonobe fut empoisonné par son
franciscain Massinissa plutôt que de le livrer
à Scipion qui la réclamait pour droit de conquête.
C'est là que Marius partit pour triompher les
terribles Jugurthes qu'il conduisit à Rome
attachés à son char. Saluste nous raconte
comment romain la en très peu de temps
une fortune colossale. Il l'accusa de
concessions, mais César qui s'y connaissait en

concession d'une qui avait reçu une bonne part
de celle de Salente 1,200,000 francs) fit acquies-
cer par les juges d Salente voter tout
le reste de sa vie en homme vertueux et un
grand citoyen au milieu de ces richesses volées.
Un paysan du nom d'Alexandre s'étant
donné pour roi de Numidie fut poursuivi
et battu par les Romains. Il alla se réfugier
à Carthage. Alors pour le punir les Romains
furent obligés de faire le siège de la ville
et finirent par la rassembler complètement.
Ce fut après ce que Constantin devenu
empereur la fit rebâtir et lui donna
son nom. Aujourd'hui Constantin
est composée de deux villes; la ville
arabe et la ville française car ces deux
races vivent depuis si longtemps sur le
même terrain qu'elles ^{ont} et n'auront jamais
à se confondre.

Quelque temps après notre arrivée à
Constantine nous reçûmes un certain
nombre d'hommes libérés des travaux
et des compagnies de discipline pour
eux je reconstituai un ancien caporal ou

Du 26^{er}, un breton aussi des côtes du nord,
 il venait de tirer deux ans de travail forcé
 pour avoir cassé son fusil. Il était venu tout
 blême de misère et de chagrin. Dans notre
 compagnie il en vint un autre, venant
 de la Discipline, un artiste peintre, ayant
 de l'éducation et une certaine philosophie.
 Et ce fut grâce à ses talents et à ses connaissances
 qu'il fut allé avec les compagnies de Discipline
 et que comme il me disait il aurait certainement
 cherché à trouver la mort si le capitaine
 de sa compagnie qui était un grand amateur
 de tableaux ne l'eût employé à faire des peintures
 au lieu de l'envoyer casser des cailloux. Il
 avait une excellente lettre de ce capitaine
 de Discipline qui le recommandait à notre
 capitaine qui était aussi un artiste, un infan-
 giste des Muses qui ne sont guère en honneur
 auprès de Mars et Bellone. Ce subtil artiste
 était de reste le meilleur des hommes ayant le
 cœur sur la main, toujours prêt à rendre service aux
 camarades. Mais il avait en honneur les chefs,
 les chefs grossiers et insensibles dont il y en avait
 tant alors dans tous les régiments et qui

étaient les fournisseurs du Cayenne et des
compagnies de Sénégal.

Je fus bien heureux de rencontrer cet artiste
qui vint justement dans mon accident.
Car depuis long temps je n'avais trouvé personne
à qui causer. Je me trouvais plus zélé au
rigoureux que Robinson Crusée dans son
île qui avait au moins son ami Vendredi
pour le distraire. Lui non plus ne
fut pas fâché de rencontrer quelqu'un à qui
il pourrait causer, car il savait ce que c'était
avait des connaissances assez étendues pour se
faire avec plaisir et agrément. Rien n'est
plus facile pour un homme de raison que
de vivre en sein de troupeau sans pouvoir
jamais raisonner. Nous devinmes bientôt
deux amis, nous étions fait pour nous
entendre, un breton et un lyonnais.
Cependant les choses allèrent changer pour
nous, jusqu'à ce que nous n'avions encore
rien vu de la vraie vie du désert et
d'Afrique, c'est à dire les marches dans
les brousses, les rochers, les montagnes, les
combats, la faim, la soif et les peines
chacune instant.

Bientôt nous allons connaître cette vie
 et pour long temps. Ce fut d'abord de
 côté de Gebessa que la révolte avait commencé
 toutes les troupes de la province furent réunies
 dans cette immense plaine de Gibessa où
 on a tant parlé plus tard au sujet des
 richesses qu'elle renferme en phosphate.
 Dès que toute l'armée fut réunie pour
 partir vers le côté des tribus rebelles.
 Nous marchâmes pendant quinze jours
 en tous sens jus qu'aux frontières de Guinée
 où nos ennemis se réunirent quand ils se voyaient
 en danger. Cependant plusieurs tribus se
 soumirent et pour mieux prouver leurs
 parfaite soumission nous offrîmes le pain
 Kouskousou, le grand met national des noirs
 qui consiste en bouillie de farine cuite avec
 des grains d'orge concassés. Ce repas avait
 été préparé par ces tribus. Servir ainsi un
 grand repas à toute une division sans compter
 le gourd, c'est avoir à environ dix mille
 bouches. Après ce nous retournâmes
 à Gebessa par des marches en zigzag.
 Et après quelques jours de repos

nous reportèrent en vue d'en autre côté
Nous fîmes ainsi plusieurs tournées et
à quinze jours d'heure loin, mais toujours
nous retournions à Bobasa. C'est
en ce temps là et pendant qu'on s'occupait
sur environ de cette ville romaine que
le général eut l'idée ou qu'elle lui fut
donnée par quelque archéologue amateur
de nous faire fouiller une large monticule
couvert de bois et de branches qui se trouve
à peu de distance de la ville ou bord
de la voie romaine. On ne tarda pas
à voir que ce monticule renfermait les restes
d'un palais magnifique. On y trouva
de nombreuses colonnes de marbre, des statues
basses et quantité de belles mosaïques.
Quand l'antiquaire se trouvait de
travail avec moi nous échangeions tantôt
des réflexions en fouillant ces débris. En
antiquaire mon ami pouvait admirer ces travaux
des esclaves romains. On citait les esclaves
des esclaves. U-maintenant c'est encore
en esclaves que nous travaillions pour
découvrir à nos chefs ces belles œuvres

exécutes par nos confrères romains il y a deux mille ans. Rien là travaillait pour le fouet et nous sous les cris, les injures, les insultes et les menaces de colle de police, de prison et de bague. Les coups de fouet guérissent vite les fletisseurs de bague de compagnies de disciplines et autres tortures infligées aux esclaves modernes ne guérissent jamais.

Nous ne portions pas fort car le camarade avait peur d'attirer quelques observations banales et grossières de la part des gâtonnés auxquels il n'aurait pu s'empêcher de répondre. Je suppose bien que les esclaves anciens devaient avoir le droit de gémir et de se plaindre sous les coups de fouet. Sous les coups d'injure, d'insulte et de menaces autrement terribles que les coups de fouet les esclaves modernes doivent se taire sous peine de double, de tripler et de quintupla la peine. Ce que nous cherchions surtout après ces sibir de colonne de statues et de mosaïques c'était quelques inscriptions grecques ou romaines. Mon camarade voulait savoir si ce magnifique palais avait appartenu comme l'on doit au fameux et immoral Caracalla au lieu de sembler un quelconque

une des portes de la ville en face même de
ces ruines qui portent encore le nom de ce mont.
Mais d'inscriptions point. Les Vandalos, ces
iconoclastes qui voulaient anéantir partout
les traces des peuples civilisés avaient sans doute
détruit ces inscriptions. Mais ces destructions
ne peuvent ôter les acquiesces, les grandes
miracles, ni détruire les crimes. Voies romaines.
Un autre peuple civilisé a passé le Rhin,
le Maure, mais n'a laissé aucune trace de son
passage, et si la civilisation française venait
à disparaître ses traces disparaîtraient aussi
en peu de temps mais les traces des Romains
subsisteront toujours. — Ailleurs en nous
promenant autour de la ville ou dans le plein
nous causons de la pauvreté et de la misère
actuelles de ce pays qui fut jadis si riche
où les généraux romains et particuliers trouvaient
moyen de ramasser ses fortunes coloniales
à distribuer de bonne part à leurs soldats
tout en remplissant les greniers de Rome de
blé et la caisse municipale d'or. Sans compter
les millions et les millions qui se sont
dépensés dans ces travaux gigantesques

et de lieux exécutés dans cette Colonie sont
 les restes que les Vandales furent impuissants à
 détruire font encore l'admiration des amateurs
 et des savants modernes. Bando que le France
 ne fait que s'y envoyer de l'argent depuis
 quelle le possède. Le fameux Bugeaud avait
 conseillé au gouvernement d'abandonner cette
 colonie, quelle ne serait jamais qu'une ruine
 pour la France. Il est vrai qu'en ce temps là elle
 ne produisait absolument rien que des cotonnets
 jaunes & blancs & des grains d'épinards.
 Cependant ce même Bugeaud, l'homme à la corvette
 dix ans plus tard un fervent colonisateur de
 colonies, et avait promis qu'il la mettrait en
 bon état de culture par ses troupes, mais
 il n'en fit rien de tout et ne pouvait faire. Il
 oubliait que si pour faire la guerre il faut
 selon Montecuculi trois choses 1° de l'argent
 2° de l'argent et 3° de l'argent ce principe
 est encore plus vrai en agriculture il
 faut aussi que l'agriculteur a besoin
 d'une garantie certaine de propriété ou d'un
 capital manquant absolument en algérie
 son bien, les fruits de son travail & sa vie
 meurent en perpétuel danger.

Ce vieux m'about comme on l'appelait, autout
d'humatisme, ordonnant à ses sabbah cultivés
les choses les plus obscures que ceux-ci de
sorte s'emprenaient de ne pas faire en se moquant
de la vieille casquette que leur portait toujours
de la lune, comme tous les vieux routiniers
qui croient qu'on ne peut faire de l'agriculture
sans avoir constamment les yeux fixés sur le sol.
Comme les borges croient qu'on ne peut au
Norvège si on a pas les yeux constamment
fixés sur son nombril. — Enfin ni
Bugeaud ni ses successeurs coloniers n'ont
jamais fait de ce pays si riche autout qu'un
pepinière d'officiers d'une multitude de
fonctionnaires coloniers tous bédouins et inutiles.
L'Angleterre a colonisé vingt pays depuis
que les français sont en Afrique et bien
colonisés, soit elle tire beaucoup d'argent
immenses richesses, et ou elle trouve de
debouchés pour le trop plein de sa popula-
tion. — Nous causons ainsi mon
vieux, d'un peu naïvement moi, traitant un peu
toutes les questions. Cependant n'hésite
seulement en histoire romaine celle d'ont
nous nous occupons là, il n'était pas

l'ortale peinte et même sculptée car il sculptait
aussi fort bien. Il savoit bien les principaux
noms de ces grands et petits royaumes mais
ne connaissait guère leur vie, leur histoire, leurs
actions et confondroit facilement les actions de
l'un avec celles de l'autre. Mais au moins
il n'étoit pas comme la plus part des ignorants
il ne sentait pas le besoin d'une chose dont
il n'étoit pas certain et demandoit des éclaircissements
que je pouvais lui donner facilement. Car je
n'avais rien oublié de tout de ce que mon précepteur
de Kamech m'avait appris tant en histoire
qu'en géographie et bien d'autres choses encores et
tout ce que j'avais appris depuis notamment
à Bergame, étant dormi surtout qu'il m'a-
toujours suffi d'entendre une seule fois une
histoire, une légende ou conte ou de les lire
dans une langue quelconque de celles que
je connais pour qu'ils s'impriment totalement
et pour toujours dans les diverses cases de
ma cervelle. J'en donnais souvent des
preuves de ma merveilleuse faculté
mnémonique à mon maître, comme
j'en avais donné au lieutenant conducteur
de notre détachement en Afrique.

Mon ami restait souvent épaté en
présence d'une aussi vaste mémoire.
Car à lui j'étais des histoires, des légendes
ou contes dont il était à même d'en
contrôler l'exactitude. Et de ces choses
vues, lues, entendues et apprises récemment
encore par le organe d'une à l'âge de 65
ans. Je n'ai dans mon trou de 6 mètres
cubes ou j'écris sur mon grabat de paille,
ni livre ni documents et pourtant je
ne crains pas de me tromper sur la date
que je raconte sinon parfois sur les dates
exactes de certains faits. Une chose marque
dans ma cervelle, celle des dates. Et voilà
pourquoi je ne cite pas toujours les dates
des faits que j'écris au courant de la plume
crainte de me tromper. Quant à ce que
j'ai vu de l'histoire et de la chronologie,
j'écris simplement mes mémoires en philo-
sophie et en psychologie pro humanitas.
Je racontais donc à mon camarade qui y
paraissait prendre intérêt l'histoire de ce
coin du grand continent noir depuis les
lettres et les massacres terribles des Nègres

et des Carthaginois, luttant sans laquelle les
 Numides furent exterminés tant par les
 Carthaginois que par les Romains que les Rois
 leurs, jusqu'à la lutte actuelle entre ces deux
 l'une plus ou moins s'ennuie et l'autre
 plus ou moins orgueilleuse, dont l'une jouit
 bien tôt ou tard c'est à complètement la place
 et l'autre pour qu'elle ne puisse se reconforter
 ni se fonder l'une sans l'autre, à moins
 qu'en troisième l'arçon n'arrive et fasse comme
 le chat de la fable, les croquer toutes deux.
 Comme cela s'est arrivé avec Numides et avec
 Carthaginois. Le dernier luttant et le plus
 terrible de Numides le fameux Jugurtha
 joue vis-à-vis de Marius le même rôle que
 le farouche Abd-el-Kader joue vingt siècles
 plus tard vis-à-vis de l'auto-crota Bugeaud.
 Marius commet des crimes épouvantables
 dans sa colère contre Jugurtha qu'il ne
 pouvait saisir. Et ce Jugurtha se rendit à
 Sylla et Marius fut sévèrement blâmé par
 le Sénat. Le Catilicomonarche Bugeaud
 commet aussi ou fit commettre de
 nombreux & horribles crimes, aussi stupides
 qu'inutiles, dans

sa rage contre Abd-el-Kader qui combattait
pour ses droits son Dieu et sa race. Et
le feuilleton de parisiens fut aussi blâmé
non par le sénat mais par toute la presse
civilisée. Et Abd-el-Kader se rendit à la

Moricière. Donc jamais plus rien de nouveau
en ce monde terrifiant; puisque plus ça change
et plus c'est toujours et partout la même chose.

Quod semper, quod ubique, quod ab om-
nibus. O ya fi Dan Douc vat bugole Brez.
N'importe, après tout cela j'avais confié
lentement conquis l'histoire lyonnaise. Nous

survînmes deux insupportables. Chaque fois
qu'il s'agissait en dernier lieu quelconque
sur l'histoire, les diverses mythologies des peuples
anciens, sur les sciences naturelles les meilleures,
les seules bonnes et utiles à l'humanité,
quand il avait une idée en germe qu'il
ne pouvait développer, aussitôt il venait
à moi et on s'expliquait.

Enfin après plusieurs autres autoans
de Bibessa, après que nous eumes
feuilletté les ruines du palais de Caracalla
nous quittâmes enfin ces crasseuses
plains pour ne plus y revenir.

Nous partîmes en suivant toujours les bords
 de la banise derrière laquelle l'ennemi se retirait
 pour se soustraire à nos poursuites. pour
 éviter les surprises de cet ennemi qui jouait
 au cache-cache avec nous marchions à nos
 campions constamment en carré avec les
 bagages et l'artillerie au milieu, marche
 difficile et esquivante, entre et dans le pays
 rovine, accidenté et plein de broussailles que
 nous avions à explorer. C'était là en petit,
 comme je le suis à mon artillerie, une imitation
 de la marche des phalanges macédoniennes
 en petit assurément puisque ces phalanges
 marchaient sur huit rangs seraient de véritables
 murailles mouvantes tandis que nous autres
 nous ne marchions que sur deux rangs.
 il n'aurait pas été bien difficile à des cavaliers
 agiles et adroits de percer notre carré
 et que nous étions aussi protégés par
 de nombreux cavaliers arabes appelés goums
 qui venaient volontiers nous aider à
 battre leur frère et qui formaient une grande
 ligne de défense mobile autour de nous.
 Ces cavaliers d'élite servaient en core d'écumeurs
 et d'espions —

Nous ne marchions pas vite ainsi, et nous nous arrêtons souvent plusieurs jours à certains endroits. Aussi mêmes nous bûmes des semaines pour aller de Bebesse à La Calle point terminus de l'expédition. La fin dissout l'armée expéditionnaire et chaque régiment devait gagner la garnison qui lui était assignée. Mais si nous n'avions pas eu beaucoup de mort dans cette longue expédition en revanche nous avions de nombreux malades par suite de grandes fièvres de chaleur brûlante, à Bone de mœurs avec des saumettes ou empoisonnée en ce qui ont sur les racines des laurier roses. Ces malades restèrent à La Calle où ils furent expédiés sur les hôpitaux de Bone et de Philippeville. Nous autres nous remontâmes à Constantine, à notre point de départ.

Nous avions laissé beaucoup de malades à La Calle, mais à Constantine il y en avait beaucoup les portes ouverts qui s'abattaient sur les troupes à la suite des guerres, fièvre, dissenterie, choléra, typhus et autres tombèrent sur nous comme la vermine sur les gens.

Heureusement que notre escouade fut dirigée
 pour aller occuper un petit poste ^{au-dessus} de
 Constantinople, là où se trouve la source qui
 fournit de l'eau à la ville. Sur ces hauteurs
 l'air pur et le climat excellent les
 vilains microbes cholériques et typhiques
 nous abandonnant. Ces bêtes-là naissent
 par les choses pures elles sont de la race des
 germes et des phères ignorantes. Le gardien
 de cette ^{source} que était là notre commandant,
 nous faisait travailler à creuser du terrain
 pour faire des jardins potagers et des pépinières.
 Oh nous ne travaillions que tout juste pour tuer
 le temps. Quand le bonhomme sut que
 mon camarade était artiste peintre il lui
 procura tout ce qu'il fallait afin qu'il pût
 lui décorer sa maisonnette. Et cela fut bien tôt
 fait. Oh grand coup de pinceaux bien entre
 les gens du commandant, qui était aussi
 le bien. Nous autres gens simples et sages
 nous aimons les choses simples et naturelles.
 Nous ne sommes pas comme ces amateurs
 blasés qui ne trouvent jamais rien de
 beau s'ils même qu'ils ont devant les yeux

l'imitation la plus parfaite de la nature
ils voudraient que les arts fussent
comme les gourmets demandent à leurs
cuisiniers. Des odeurs. Des goûts. Des amers
qui ne sont pas dans la nature.

En même temps l'ancien disciplinaire
faisait aussi dans sa niche à côté de
quelques petits tableaux mythologiques
qui avaient pu servir à décorer les
chambres des séminaristes et des frères
ignorants. Mais le bonhomme
qui était ancien sous off, avait aussi
une bibliothèque dans laquelle il avait
tous les ouvrages nouveaux notamment
les Mémoires de Victor Hugo et la vie

de Jésus de Renan dont on parlait
tant alors. Ouvrages qui furent
leur fortune à la grande disette qui régnait alors en
littérature, et aussi à ceux la même qui
voulait interdire la lecture de ces ouvrages,
c'est à dire aux évêques et au pape lui même
même qui avait mis à l'index la vie
de Jésus. Et Baudouin aussi voulant
plaire au pape son compari retourna à
Renan sa chaire de professeur.

Tout cela était plus que suffisant pour
 attirer sur ce livre l'attention universelle. Jean
 Renan et ses imitateurs se repaissaient leurs
 adversaires leur faisant une fortune colossale.
 Les Memables je les avais déjà lus en poitevin
 à Poitiers. Mais la vie de Jésus venait de
 paraître seulement. Le gendre de la source
 quand il fut par le peintre que j'étais moi
 aussi un ancien soldat off. m'annonça volontiers
 dans son intimité intérieure et me permit
 de lire chez lui cet ouvrage impie. Cela
 me fit d'abord d'autant plus de plaisir
 de voir cet ouvrage que l'auteur était un
 compatriote, un Breton bretonnant comme
 moi. Et puis je connaissais la vie de Jésus
 personnellement depuis longtemps, puisque j'avais si
 souvent lu et relu les évangiles les seuls écrits
 qu'on puisse consulter pour connaître la personnalité
 de ce Jésus pour lequel n'est pas question de lui
 dans aucune histoire de temps. Comment
 donc le petit Breton Renan pouvait-il s'exprimer
 cet être fabuleux autrement qu'on le trouve
 dans les écrits évangéliques? C'était ce que
 je voulais voir. Mais comme l'on dit

Et comme me l'avais indiqué mon
jeune professeur de Kameich, le style est
l'homme. C'est à dire depuis ce temps là dès
que j'ai lu quelques pages ou même quelques
lignes d'un certain quelconque je sais de
suite quel est le caractère de cet écrivain.
Aussi dès la première page de cette fameuse
vie de Jésus je vis que mon compatriote
était resté jésuite, mais un jésuite plus malin
plus roué que tous ses collègues de Saint
Julien. Que il s'était échappé pour exploiter
seul à sa manière ce non jeûne avec lequel
tant d'importeurs de chocolat et de Japon
l'embûche humaine depuis tant de siècles.
Ce petit molin breton avait profité d'un
moment de disette de livres pour faire passer
son roman jésuitique. En sachant jésuite
il avait calculé le gros bénéfice qu'il en
obtiendrait, car il savait que ses collègues
à robes longues et les confrères séculiers ne
manqueraient pas de lui prêter leurs concours
à cet effet en publiant poste et train
impies) — Quand j'en fini cette
lecture qui me fut fort bien longue

ont coupé la tête

Le patron me demandait ce que j'en
 pensais. Je lui répondis que ce n'était
 ni que l'œuvre d'un rhéteur, ni un pharman
 ni un bon charlatan, que ce petit livre
 n'avait écrit qu'un cinquième évangile
 aussi obscur et aussi contradictoire que
 les quatre premiers; que ce l'œuvre n'avait
 pu séduire^{les} lecteurs que par une phraseologie
 amphibologique comme Bossuet l'avait
 fait avant lui avec ces mêmes stupides et
 grossières légendes juives et le fœnélogie
 ment de ces autres contemporains à Renan,
 de ces nobles bretons, Chateaubriand et
 Teli de La Mennais. Mais notre commandeur
 ne comprenait pas de cette façon là. Alors
 il faut relire ce livre déjà; et d'abord
 pour comprendre cet évangile de Renan, il
 faut absolument connaître les quatre évangiles
 de Matthieu, Marc, Luc et Jean; et il n'est
 pas inutile non plus de voir une autre
 vie de Jésus écrite par l'alleman Strauss
 vie beaucoup plus véridique, ou du moins
 plus conforme aux récits évangéliques
 dans lesquel^{les} ainsi que le démontre ce
 Strauss

Ainsi que tout homme de bon sens pour
le faire, il est impossible de trouver autre
chose que un imposteur, un parjure,
un impie, un traître et un bandit tel
qu'était son prétendu père David,
et ce fut pour tous ces crimes qu'il
fut condamné à mort par deux
tribunaux distincts, celui des Juifs et
celui des Romains. Et c'est de ce criminel
que Renan a fait un homme supérieur
«un grand chef d'école» ce qui fond
ce haut spiritualisme qui pendant des siècles
a rempli les âmes de joie à travers cette
volée de larmes. On comprendra s'il
comment ce Jésus fut grand quand on
verra combien ses disciples l'avaient suivi.
Et c'est sur ces mots que le blogueur
s'arrête dans ses récits fantaisistes, am-
phigouriques, amphibologiques et contra-
dictoires de la vie de son héros, c'est
à dire au moment de l'exécution
de celui-ci. il a cru alors avoir in-
cité la curiosité du lecteur et
le prévenir que dans un prochain

volume, qu'il a hâte de composer, il pré-
 voit la suite. C'est à dire que moyennant six
 francs de plus, le lecteur pourra savoir
 comment ce fils de l'homme, de l'éternel
 de David, du saint esprit et de la fille
 adultère et adultérine de Joachim, descendit
 et monta au ciel. Voilà bien les boniments
 de pître. Celui-ci quand il a pu avec sa gauche
 laisse attirer les curieux vers sa boutique. Il en
 montre quelques tomes. Ordinairement les
 meilleurs de son répertoire, mais en leur disant
 que cela n'est encore rien, qu'il faut à l'inter-
 la moyennant cent cinquante centimes ils saourent
 enlever. Restent un pître de la littérature.
 Celui qui veut connaître de jesus, fils
 aîné de Marie Joachim, c'est-à-dire de pître, il
 faut qu'il l'a cherche dans les quatre recueils
 évangéliques qui sont venus jusqu'à nous sur
 cent cinquante ceux qui existaient aux premiers
 temps du christianisme, aussi bien que celui
 qui veut connaître Héron, Zeus et Dionysos
 il faudra bien qu'il les cherche dans la mythologie
 grecque. Ces êtres divins inventés par des
 poètes, des fables, des tyrans, des charlatans ou
 des imposteurs ne sont pas dans l'histoire vraie.

Le gardien de la source resta perplexe
après mes franches déclarations, il promit
qu'il venait les évangiles. Pourtant qu'à
l'ortite, élevé à Lyon, centre de l'enseignement,
il ne savait trop que dire. Nous eûmes
le temps de rester de revenir sur ces sujets
et bien d'autres plus tard.

Ce fut aussi là, sur cette montagne, que
les camarades de l'école apparurent en
l'un un ancien sous-officier. Le capitaine
d'avant appris par le gardien et pour en
être plus sûr il avait regardé mon
livret. Ce capitaine était bien corse, et comme
la plus forte des corses que j'ai connus.
Il était fier, hautain et autoritaire; et pensait
avoir dans ses veines du sang de premier
Bonaparte. Il trouva insupportable ma
manière de voir. Pensant qu'il voyait
tout le monde à lui le premier pleurer après
les galons moi j'y renonçais volontiers.
Ce ne serait pas lui qui refuserait les galons
de argent si on les lui offrait. Il comptait
de suite passer bientôt capitaine de voltigeur
et là il n'aurait plus qu'à se venger.

pour avoir ces galons en or. Mais hélas, la destinée
après laquelle il ne sert plus de couvrir personne
court après vous, avait décidé que notre
ambitieux caporal ne serait jamais sergent
ni même caporal de voltigeurs. Quelques
mois après il fut tué par les Kabyles à deux
pas de moi. Mais s'il ne mourut pas sergent
de moins il mourut en brave caporal.

Quand nous descendîmes de la montagne
à Constantine nous trouvâmes le régiment en
part à reporter, pour Sétif cette fois, Decote
opposé à Bibens, c'est-à-dire en face et tout
près de la grande Kabylie. Près de ces terribles
montagnes qui ne sont ni d'ou ni maures
ni arabes quoiqu'ils aient adopté l'islamisme
et qui ne furent jamais soumis par aucun
des conquérants de l'Afrique occidentale.

De quelle race sont donc ces Kabyles, me
demanda un jour mon ami quand nous
étions en route vers Sétif. Ça, répondit
personne ne doit le savoir, pas plus que personne
ne sait et ne saura jamais de quelle race
nous sommes nous autres bédouins, si non
comme les Kabyles que nous sommes de la

race blanche. Mais tous ces Bretons sont
ils descendus en Bretagne, qui parlent une
langue que n'a pas d'analogie au monde
à laquelle par conséquent on ne connaît
ni père ni mère, pas plus de sorte que on
ne lui connaît ni fils ni filles. Ces Bretons
Bretons comme les Kabyles ne se sont jamais soumis
à leurs vainqueurs qui les ont gouvernés et
dominés. Il n'ont rien gardé de ce
que les ont si longtemps dominés, pas
même un mot de leur langue; ils ne
veulent pas d'avantage en apprendre des
français que les Bretons d'après quatre
cents ans. Bretons toujours, voilà leur
cri. Tous les journaux Bretons ordinaires
édités par des curés portent en tête et
en grosses lettres Doue e va Bre, Dieu
à ma Bretagne, et rien de plus. Ces
races sont comme les fauves, elles
ne veulent pas se laisser dompter
par la raison; elles n'écourent que
les charlatans noirs et blancs qui leur
promettent des choses incroyables
et impossibles dans ces contrées.

Mais nous allions bientôt avoir affaire
 à ces farouches montagnards de la Kobylie.
 Déjà des colonies françaises avaient été pillées,
 incendiées et assassinées, et d'autres furent obligées
 d'abandonner leurs fermes et de rentrer à
 Sétif. Les Marabouts prêchaient partout
 la guerre sainte. Ils venaient de La Mecque
 consulter le grand prophète, lequel leur
 avait dit que l'heure était venue de
 chasser les infidèles. Ils n'avaient qu'à
 se soulever en masse et ces chiens de
 Roumis s'en feraient épouventés et noyer
 dans la mer comme les fourcaus de
 Gengis Khan. Et tous les Kobyles crurent
 leurs Marabouts et se soulevèrent pour
 pousser les Roumis dans la mer ou les
 jeter dans les montagnes. Ils se croyaient
 sûrs de leur affaire et un grand caïd
 de Bousso, ancien officier turc, décoré
 et pensionné, partit un des premiers
 se mettre à la tête du mouvement après
 avoir attaché toutes ses décorations
 à la queue de son cheval.
 Nous dûmes bientôt sortir de Sétif.

Il s'agit de camper sur une montagne en
face des Kabyles pour les observer, mais
nous n'étions pas en force pour aller
les attaquer dans ces montagnes, ces gorges
si difficiles et si dangereuses. Il fallait
attendre du renfort. Nous restâmes
en observation jusqu'au printemps.

Sur notre route à quelques lieues il
y avait encore un poste d'observation.
Il y avait de l'infanterie et de la cavalerie.
C'était Bakitoun. Il y avait un
fort ou blocus. Une nuit un courrier
vint nous avvertir que la garnison
de Bakitoun venait d'être cernée par
les Kabyles et déjà à moitié massacrée.
Alors on nous fit de camper à ce point
du jour nous nous mîmes en route.
Mais pour gagner Bakitoun il nous fallait
descendre dans les gorges, dans des
pistes longues et étroites où nous fûmes
également bloqués car bientôt devant
nous, sur la droite et sur la gauche et
même derrière nous on ne voyait
que des Kabyles qui de tous côtés pressaient
des escadrons de triomphe sur nous.

penseurs qui se allaient bientôt nous égouger
 tous. Nous ne pouvions marcher qu'en
 trébuchant, à coups de boyonnottes et à coups
 de crosses. Heureusement pour nous ces
 Kobyles n'étaient pas armés. ils n'avaient
 qu'un fusil pour trois ou quatre, et le
 prêtre qui avait promis son aide n'était
 pas encore arrivé sans doute. Ceux qui
 n'avaient pas d'armes essayaient bien de
 nous lancer des pierres, mais ces Kobyles
 qu'on appelle très forts et descendant faut être
 de la même race sauvage de David. ils
 n'avaient pas la même force ni la même
 adresse pour lancer la pierre que le
 vaillant du géant Goliath. J'assistai
 ce jour là à une scène très curieuse
 entre un Kobyle et un caporal de notre
 Compagnie. Celui-ci avait couru sur
 le Kobyle pour s'ouvrir de sa boyonnette
 mais celui-ci avait paré le coup en sautant
 la boyonnette et le bout du canon du fusil.
 Et là voilà tous deux se tenant et se poussant
 jusqu'à ce que le caporal vaincu par son
 adversaire dut lâcher son fusil et se rendre.
 bien vite pour ne pas avoir dans ses flancs

sa propre boyonnette, personne n'avait
eu le temps de se porter au secours d'un
pauvre corporal, chacun de nous ayant
à se défendre contre plusieurs ennemis
et ayant à chercher à éviter les rochers que
ces nouveaux géants roulaient sur nous
des crêtes des montagnes que qu'on nous
se force et d'habileté que le père éternel
à Gaboon. il est vrai que celui-ci avait
les siens du haut du ciel et comme la
vitesse et la force d'un corps tombant acce-
lérant une progression mathématique, ces
rochers célestes devaient tomber sur les
gaboonnais avec une force incalculable.
Le vieux éternel Sabaoth prenait mieux
l'intérêt de ses enfants que le Dieu de
Mahomet pour les siens.

Il importe, malgré tant d'obstacles et quoique
nous n'avions rien mangé de la journée
nous fumes arrivés devant Bakiteun
à la nuit tombante pour nous y faire
bloquer avec les malheureux blessés de
la veille. car on sait que nous fumes
autour d'un véritable cercle de fer et de feu
et tant qu'on entourait nous et des

projectiles tombant sur nous de tous côtés. Malgré jurer la soupe quand même dont nos estomacs en avaient bien besoin. Mais ce fut au milieu d'un vacarme épouvantable de detonations et des cris de ces féroces Kobyles poussés dans toutes les langues. Malgré l'empressement que ces Kobyles mettaient à enlever leurs ^{morts} blessés ce jour là ils durent nous abandonner plusieurs. Pendant qu'on attendait la soupe on avait tiré deux ou trois du camp. L'un d'eux fut si écorché instantanément avec une balle dans la tête mais l'autre fut abandonné à la vengeance d'un artillerier qui s'était amusé longtemps à le labourer le corps avec ses épaves puis amuta. L'autre écrasa la tête avec ses bottes jusqu'à ce qu'il fut réduit en bouillie. C'était horrible. Mais il venait d'arriver à Carnades dont plusieurs avaient été martyrisés la veille. - Après la soupe notre Compagnie fut désignée pour aller occuper un poste avancé à six ou sept cent mètres en avant du camp dans la position la plus périlleuse de toute. D'autant plus périlleux pour nous

que nous ne savions pas ce nous étions,
et ne connaissions rien de la topographie du
lieu. Aussi nos deux officiers n'ont
pas sans embarras, ils tenaient bon
cependant et même se montrèrent avec
un respect pour leurs gardes. Vers midi
nous fûmes assaillis par les Kabyles
et presque cernés. Deux premiers
coups de feu et deux cris sauvages
des assaillants une franque d'homme
parmi les premiers qui se précipitèrent
du côté du camp abandonnant leur
sac et même quelques armes. Mais le capitaine tint bon et instantanément
sans commander nous nous
formâmes en petit carré le fuyard
ayant porté l'alarme dans le camp
notre commandant vint à notre aide
avec la compagnie de voltigeurs et
ramenant les fuyards. Alors nous
primes l'offensive et pour nous opposer
aux Kabyles de cette cote de la montagne
alors le silence se fit de tous côtés.
A la fin que les Kabyles cessèrent
d'être portés et nous étions

Au point du jour on ne voyait plus
 un seul ennemi les Kobyles étaient allés se
 cacher dans les rochers de leurs montagnes.
 Nous avions perdu cinq hommes dont
 deux seulement furent retrouvés dans le
 ravin tout nus et le corps bachelé au corps
 de courtoisie. - Ce fut un peu en avant
 de cette position sur un monticule que
 les Kobyles avaient surpris la nuit précédente
 une autre compagnie de la garnison qui
 fut presque complètement massacrée. plusieurs
 de ces malheureux qui tombèrent vivants
 entre les mains de ces fanatiques barbares
 eurent subir le plus affreux martyre.
 de larges flèches sans pointe mordant
 encore les endroits où ils furent martyrisés.
 Un escadron de charriots qui campait
 non loin de là perdit aussi plusieurs hommes
 et dut entrer au fort en abandonnant
 son campement et ses bagages.

Nous restâmes là en attendant des renforts
 que ne tarderont pas à arriver bientôt
 tout un corps d'armée se trouvant réunie
 devant ces terribles montagnes des Barbares.

qui était le grand refuge des Kabyles
et où ils se croyaient en sûreté contre
toutes attaques. Quand nous fûmes en face
nous descendîmes dans la plaine là où les
Kabyles avaient l'habitude de se réunir pour
se lancer sur Takiteuin. Nous fouillâmes
plusieurs villages, mais tous étaient déserts
par les habitants. Tous les hommes valides
étaient en campagne contre les ennemis.
Les femmes, les enfants et les vieillards
étaient montés dans les montagnes. Les
guerriers restaient cachés dans leurs rochers
nous jetant au passage. Nous fîmes
aussi plusieurs expéditions dans les gorges
sans grand mal. Un jour cependant
nous étions engagés dans le fond d'un
ravin où notre régiment surprit notre
bataillon fort tenu longtemps dans
une bien périlleuse position. Accablés
à un certain moment nous avions devant nous
une masse de Kabyles cachés dans
les broussailles et les rochers qui nous
envoyaient des projectiles sans que
nous leur répondions. On avait dit que

nous étions placés là pour servir de
 cibles à nos ennemis. Si ces Kabyles avaient
 été armés comme nous ils nous auraient
 tous fusillés. Nous ne eûmes cependant que
 quelques blessés. Le Courrier de la troupe
 compagne de notre bataillon qui se
 trouvait à la suite de sa compagnie
 c'est à dire à côté de moi qui me trouvait
 le dernier de la troupe reçut une balle dans
 les flancs, qui avait traversé son ceinturon.
 Nous le portâmes aux caillots, on le
 croyait mort. Il n'en mourut pas cependant.
 Car plus tard je vis à Philippeville marcher
 chantant avec des béquilles. Il avait reçu
 la médaille et attendait une pension pour
 s'en aller chez lui. — Cette journée
 cependant avait coûté cher aux Kabyles.
 Les artilleurs avec leurs pièces de montagnes
 s'étaient placés derrière nous sur
 un plateau et de là par-dessus nos têtes
 envoyèrent des obus dans les masses
 dont chaque coup faisait ravage.
 On les entendait appeler Mahomet et
 Allah. Mais ces pauvres diables étaient
 comme tous leurs compatriotes, muets, sourds et aveugles.

quelques jours après nous fumes bien
étonnés un matin de voir que toute la Col
avait des gens de Taketocen, avant le jour
sans tambour ni trompette. Napoléon
seul restait sur ce point et à dire a
l'endroit même où nous passons. La
première nuit de notre arrivée à Taketocen
plus loin on avait laissé encore une
compagnie de 66 et au fort un
escadron de chasseurs, celui là même qui
s'était laissé surprendre par l'ennemi au
même temps que la compagnie de 66.
Et nous qui avions passé une si terrible
nuit là des notre arrivée c'était pour
nous punir de tout ce qu'on nous abandon
là, qu'on nous sacrifiait? Nous le pensions
et nous nous le disions. Ce sont là des
jeux de la guerre dont Buonaparte se servait
à merveille. On ne compte guère des sacrifices
quelques compagnies pour gagner une grande
victoire. Mais Napoléon dans ces occasions
avait des volontaires et il en trouvait toujours
Et nous gémions s'il en eût demandé encore
trouvé aussi autant qu'il en avait voulu
et avait payé nous disions d'office.

Cependant nos deux capitaines et le
 commandant de l'escadron s'étaient réunis
 le matin même pour se consacrer sur les
 moyens de défense. Après ce nous il y
 avait une vieille maison, il fut décidé que
 nous y étions. Le nuit dans celle là; la compagnie
 du 66^e restait dans une espèce de redoute
 à l'extrémité de fort. Les chasseurs restèrent
 au fort, mais prêts à venir porter secours
 sur les points les plus menacés. — Nous travaillâmes
 toute la journée à fortifier notre maison
 dans laquelle nous n'entrâmes que la nuit.
 Mais depuis longtemps nous voyions les Kabyles
 se réunir dans le voisinage de nous. La
 nuit serait rede sans doute. Mais ces Kabyles
 voyant malgré les promesses des Moulouks que
 Mahomet ne venait pas à leur secours étaient
 résolus de se battre en désespérés sachant qu'ils
 n'avaient aucune grâce à espérer une fois pris.
 Nous aussi nous étions résolus, si fallait
 mourir là, de vendre chèrement notre vie.
 La nuit nous nous couchâmes par crainte qu'il y eût
 des regards comme la première nuit.
 Le capitaine avait ordonné d'avancer
 son poste de combat à cheval sur il nous

avait placé, nous les vieux durs et ceux au
 deux lisses autant pour en défendre l'entrée
 aux assaillants que pour empêcher le fait
 de pénétrer. Comme les Français
 se firent seulement vers midi que les
 assaillants arrivèrent en poussant des
 cris de bête féroce. Aux deux bouts de la
 maison nous avions construit des espèces
 de bastions en grosses pierres de sables nous
 pouvions tenir sur eux tant de face que de
 flanc. Sous nos charges ils reculaient
 par moments mais revinrent encore. De
 fort les chasseurs nous criaient: Courage
 les enfants, nous sommes les nôtres propres.
 Il y en avait cependant parmi nous qui
 avaient soudainement peur, à tel point qu'ils
 n'avaient pas le courage de charger leur
 fusils; il y en avait plusieurs sans doute
 qui avaient déjà fait leur testament.
 Ce qui nous arriva le plus à craindre fut
 que ces ^{moyens} de pierres et de grosses pierres et
 seraient parvenus, ces Kobyls, à renverser
 les murs de notre maison. Ils avaient
 réussi à cela dans l'acte il en avait même
 mais en vain. Plus enfin d'arriver

pour et comme tous les jours nos assaillants
se parurent avec la nuit. n'importe ils nous firent
passer encore une terrible nuit. Le commandant Des
Chasseurs vint nous voir de bon matin. Il nous
félicita et sera le mari du capitaine, nous nous
donnâmes un bon mal. Ce qui nous eût hanté les toilettes
nous parvint avec les plus gais maientenant.
Prenant alors des choses de ce monde. Mais leur
gaité ne fut de longue durée. Vers huit heures de matin
voilà que les Kabyles se remuèrent encore. Les uns au même
point. On voyait leur masse grossie à vue d'œil. Les
burgues blancs et sales semblaient sortir de terre. Les
cavaliers se débattaient de la masse et certains nous nous
étaient mis en nous envoyant quelques projectiles en arriére.
N'ayant pu résister la nuit ils avaient senti par là
que la force leur serait plus favorable. Mohamet son
sans doute quand ils s'opposèrent à nous. La plu-
part des commandants dormaient dans la maison du capitaine.
Tout monta au fort avec le commandant et chacun en
étant ainsi en ce moment notre commandant. Mon
certain commandant et moi nous étions assis sur la
maison causant et contemplant le spectacle que nous
avions devant les yeux et chacun avec une voix dans
quelle direction pouvait être allée le commandant
le chef, le général Deschamps, devait avoir en place
pour ces Kabyles quelques parts en l'air.
Pour ces cavaliers qui venaient passer sous nos nez
nous nous quer et nous envoyez quelques projectiles en
avant, nous allâmes prendre nos fusils et nos
cortouches pour riposter à ces insolents. D'autres
venant après nous, et nous voilà partis ainsi
sans commandement, en travail, marchant vers
l'avant de l'autre côté. C'est du 66^e faisant
comme nous.

Table de Multiplication

• 1 fois 1 font 1	4 fois 1 font 4	7 fois 1 font 7
1 — 2 — 2	4 — 2 — 8	7 — 2 — 14
1 — 3 — 3	4 — 3 — 12	7 — 3 — 21
1 — 4 — 4	4 — 4 — 16	7 — 4 — 28
1 — 5 — 5	4 — 5 — 20	7 — 5 — 35
1 — 6 — 6	4 — 6 — 24	7 — 6 — 42
1 — 7 — 7	4 — 7 — 28	7 — 7 — 49
1 — 8 — 8	4 — 8 — 32	7 — 8 — 56
1 — 9 — 9	4 — 9 — 36	7 — 9 — 63
2 fois 1 font 2	5 fois 1 font 5	8 fois 1 font 8
2 — 2 — 4	5 — 2 — 10	8 — 2 — 16
2 — 3 — 6	5 — 3 — 15	8 — 3 — 24
2 — 4 — 8	5 — 4 — 20	8 — 4 — 32
2 — 5 — 10	5 — 5 — 25	8 — 5 — 40
2 — 6 — 12	5 — 6 — 30	8 — 6 — 48
2 — 7 — 14	5 — 7 — 35	8 — 7 — 56
2 — 8 — 16	5 — 8 — 40	8 — 8 — 64
2 — 9 — 18	5 — 9 — 45	8 — 9 — 72
3 fois 1 font 3	6 fois 1 font 6	9 fois 1 font 9
3 — 2 — 6	6 — 2 — 12	9 — 2 — 18
3 — 3 — 9	6 — 3 — 18	9 — 3 — 27
3 — 4 — 12	6 — 4 — 24	9 — 4 — 36
3 — 5 — 15	6 — 5 — 30	9 — 5 — 45
3 — 6 — 18	6 — 6 — 36	9 — 6 — 54
3 — 7 — 21	6 — 7 — 42	9 — 7 — 63
3 — 8 — 24	6 — 8 — 48	9 — 8 — 72
3 — 9 — 27	6 — 9 — 54	9 — 9 — 81